



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 55 (2021), p. 35-62

François Clément

À propos de la ville assiégée: un schéma narratif

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kačičnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ?????????? ???? ?? ????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
?? ???? ?? ??????? ??????? ?? ????????? ?????????? ??????????????		

FRANÇOIS CLÉMENT*

À propos de la ville assiégée

Un schéma narratif

♦ RÉSUMÉ

Les ouvrages historiographiques du Moyen Âge peuvent et doivent être envisagés en tant que production littéraire obéissant à des contraintes fortes dépassant les seuls partis-pris politiques ou idéologiques. L'historien doit, en effet, s'acquitter d'un projet d'écriture, cibler un lectorat, construire un récit, procéder à des choix, manifester sa compétence dans l'utilisation des outils rhétoriques, répliquer des poncifs, etc., ce qui pose la question de la fiabilité du texte par rapport à la réalité historique dont il est censé rendre compte. À travers la thématique de la ville assiégée, quelques exemples tirés de la littérature historiographique de l'Occident musulman entre le xI^e et le xv^e siècle sont analysés.

Mots-clés : historiographie arabe, littérature arabe, Occident musulman médiéval, ville assiégée

♦ ABSTRACT

On the Subject of the City Under Siege: A Narrative Framework

The historiographical works of the Middle Ages can and must be considered as a literary production that is subject to strong constraints going beyond mere political or ideological biases. Indeed, the historian must undertake a writing project, target a readership, construct a narrative,

* François Clément, CESCO, UMR 7302, CNRS-université de Poitiers, francois.i.clement@orange.fr

make choices, demonstrate his ability in the use of rhetorical tools, replicate clichés, etc., which raises the question of the reliability of the text in relation to the historical reality which it is supposed to report. Through the theme of the besieged city, some examples taken from the historiographical literature of the Muslim West between the 11th and 15th centuries are analyzed.

Keywords: Arabic Historiography, Arabic Literature, Medieval Muslim West, besieged city

✦ ملخص

حول المدينة المحاصرة: مخطط سردي

إن أعمال التاريخ في العصر الوسيط يمكن وينبغي أن يُنظر إليها كمنتجات أدبية تخضع لقيود قوية تتجاوز التحيزات السياسية أو الإيديولوجية وحدها. ففي الواقع يتعين على المؤرخ إنجاز مشروع كتابي واستهداف قراء وبناء نص والمضي إلى خيارات محددة وإظهار قدراته في استخدام الأدوات البلاغية وتكرار بعض الكليشيات، إنلخ، ما يطرح أسئلة حول مدى موثوقية النص فيما يتعلق بالواقع التاريخي الذي يُفترض أن يرويهِ المؤرخ. ومن خلال موضوع المدينة المحاصرة، سيتم تحليل بعض الأمثلة المستمدة من الأدب التاريخي للمغرب الإسلامي بين القرنين الحادي عشر والخامس عشر الميلاديين.

الكلمات المفتاحية: علم التاريخ العربي، الأدب العربي، المغرب الإسلامي في العصر الوسيط، مدينة مُحاصرة

* * *

LES PRÉFACES des ouvrages historiographiques arabes du Moyen Âge sont souvent négligées par les historiens, qui les lisent à peine, sans doute parce qu'elles ne contiennent pas de données factuelles qui seraient dignes d'intérêt à leurs yeux. Pourtant elles ont généralement valeur programmatique et, de ce fait, conditionnent la lecture qui sera faite du texte. Les ignorer, c'est comme se priver de la clef qui ouvre à une compréhension plus fine et plus juste et permet donc de faire la part des choses entre la donnée authentique, l'éclairage que l'auteur lui donne et le topos attendu du lecteur. Car tout texte littéraire – et les Annales, Chroniques et autres Histoires ou Mémoires en sont à part entière – obéit à un projet d'écriture et vise un lectorat, je vais y revenir. Autrement dit, il n'y a pas d'histoire pour l'histoire, comme on parlerait d'art pour l'art, mais la production d'un objet plus ou moins formaté répondant plus ou moins fidèlement à une demande plus ou moins explicite. Inutile d'ajouter que le genre historiographique, comme tout genre littéraire à l'exception notable de la poésie, est l'apanage de la *ḥāṣṣa* lettrée et à elle destinée, ce qui suppose le respect des codes qui lui sont propres.

Il y a de nombreuses années que je milite pour l'analyse des ouvrages historiographiques en tant que production littéraire, ce qui va au-delà de la seule philologie, sans quitter pour autant le champ de l'histoire. C'est ce que je voudrais montrer à présent à travers la thématique de la ville en guerre et plus particulièrement de la ville assiégée. Je me bornerai à ce que je connais le mieux, c'est-à-dire la littérature historiographique de l'Occident musulman entre le XI^e et le XV^e siècle.

Un projet d'écriture

La préface du *Kitāb al-ḥulal al-mawšiyya*, petite chronique anonyme des dynasties almoravide, almohade et mérinide achevée de rédiger en 1381, probablement à Grenade¹, nous offre un exemple de projet d'écriture particulièrement représentatif du genre. Après les eulogies d'usage (*ḥamdala, tašliya, tarḍiya*), la glorification de la fraternité musulmane qui résiste aux épreuves et les vœux adressés au prince, l'auteur présente et justifie les choix qui ont présidé à l'élaboration de son récit :

J'ai rassemblé ici quelques-unes des principales informations (أخبار) qu'on raconte sur [la ville de Marrakech] et le décompte des fois où elle a été assiégée, ainsi que d'autres [renseignements] sur les événements importants qui s'y sont déroulés et les faits dignes de considération [...].

En tout cela, je me suis limité au minimum par crainte d'être trop prolixe, j'en ai extrait la moelle à partir de nombreux volumes rassemblés parmi les recueils de nos savants aînés. [...]

J'ai conduit le récit (خبر) de ses rois de la meilleure manière, conformément à une parole (قول) organisée et bien ordonnée. Je me suis limité, en ce qui concerne l'illustre dynastie yaqoubite mérinide, aux dates (تواريخ), sans aller jusqu'aux récits historiques (أخبار), par penchant pour la concision et inclination pour la brièveté, de sorte que cet abrégé ne suffit pas à couvrir de façon exhaustive les informations (أخبار) concernant la totalité des califes. Cependant, je n'ai pas laissé de côté les pièces de vers et les courts passages d'épîtres, j'ai inclus des faits anecdotiques (مسائل نادرة) dont on s'étonnera qu'ils soient advenus, des faits édifiants (موعظة) dont on tirera enseignement d'en avoir entendu [parler] et des descriptions d'événement (أوصاف كائنة) qui énoncent clairement (تصرّح بخبر) ses tenants et aboutissants². De la sorte, on se représentera (يتصور الانسان) les guerres et leurs stratagèmes, celui qui n'y a pas assisté physiquement en sera comme le spectateur. Car lorsque quelqu'un qui a la tête bien faite examine au moyen de son intelligence les récits historiques (أخبار الناس) et qu'il prend notamment connaissance des descriptions des guerres et du combat militaire, cela remplace pour lui le fait d'y avoir assisté et de les avoir vus de ses propres yeux, les événements se représentent à lui en images (تمثلت له مصورة) avec la plus grande netteté [...]

Sans l'histoire (تاريخ), les actions méritoires des gens qui gouvernent auraient été perdues, on ignorerait la révolution des empires (دول), et le souvenir (ذكر) des premiers [d'entre eux] aurait disparu. Il y a, en cela, matière à enseignement, à édification, à prédiction³.

1. *Kitāb al-ḥulal al-mawšiyya*, p. 12, 181, 187.

2. Traduction conjecturale : تابعها ومتبوعها.

3. *Kitāb al-ḥulal al-mawšiyya*, p. 13-14 [trad. François Clément, comme les suivantes].

Ce discours de la méthode est représentatif car on y trouve les éléments de base de l'écriture historiographique dans l'Occident musulman médiéval : souci de la concision, attention à la forme, volonté de divertir et d'instruire – bref, des qualités qui sont celles de l'*adab*⁴. Qualités proprement littéraires, ou esthétiques, avec leur dimension éthique (l'histoire comme édification), qu'il faut distinguer d'autres caractéristiques qui relèvent du parti-pris idéologique ou militant, comme c'est le cas, par exemple, chez les écrivains pro-almohades al-Baydaq et Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt (dont les fragments de texte retrouvés ne contiennent pas, hélas, les pages qui nous auraient intéressé)⁵. Du point de vue de l'écriture, le projet idéologique est en quelque sorte secondaire par rapport au projet littéraire, dans la mesure où l'historien le plus engagé dans une cause s'abstient rarement de sacrifier aux exigences du beau style – c'est particulièrement le cas d'Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt. En d'autres termes, il ambitionne qu'on le reconnaisse en tant qu'écrivain avant d'être un propagandiste.

De la préface des *Hulal*, on retiendra deux choses. Primo, c'est à dessein que l'historien, lors de la sélection des matériaux dont il a besoin, privilégie les citations littéraires, les anecdotes et autres récits particuliers au détriment des données historiques (أخبار) parfois réduites, en effet, à une simple liste dynastique assortie de quelques chiffres (durées ou dates de règnes)⁶. Son intention, en effet, n'est pas tant de sauvegarder la mémoire du passé que de mettre en scène de façon « pittoresque » (مصور) une série d'événements qui s'y prêtent afin que le lecteur soit comme au spectacle et en tire matière à réflexion. Ce qui signifie que la recherche de l'image prime sur la rigueur historienne au sens où nous l'entendons aujourd'hui.

Secundo, l'image par excellence est celle de la guerre et du combat martial (المراس). Il ne faut donc pas s'étonner que l'auteur des *Hulal* ait consacré de nombreuses pages aux campagnes militaires des souverains de Marrakech, notamment à leurs « passages » (جواز) en Andalus qui font l'objet de chapitres distincts souvent longs⁷, ni qu'il ait recopié le poème d'Ibn al-Ṣayrafī sur l'art de la guerre⁸. Dans ce panorama guerrier, les sièges des villes constituent un morceau de choix qui donne lieu, également, à des chapitres distincts : sièges de Marrakech par les Almohades en 1130 et en 1146⁹. D'ailleurs, les seuls éléments importants, qui relient géographiquement l'ouvrage à l'histoire de Marrakech telle que la deuxième partie du titre semble l'annoncer (في ذكر الاخبار المراكشية), sont les sièges que la ville a subis, y compris celui de 1381-1382, époque à laquelle les *Hulal* sont rédigées. On croit comprendre, au demeurant, que cet événement a servi de déclic à l'auteur pour écrire son ouvrage. La préface débute en effet, juste après les eulogies, par les mots suivants : « Après qu'est arrivé ce qui se passe en ce moment à Marrakech,

4. Voir Cheikh Moussa, 1997, p. 90-95 ; 1990, p. 20-21.

5. On ignore le titre de l'ouvrage d'al-Baydaq. Celui d'Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt annonce clairement l'intention de l'auteur : *Tārīḥ al-mann bi-l-imāma 'alā al-mustad'afin bi-an ḡa'alahum Allāh a'imma wa-ḡa'alahum al-wāriṭin*.

6. *Kitāb al-ḥulal al-mawṣiyya*, p. 178-181.

7. *Kitāb al-ḥulal al-mawṣiyya*, p. 38-81, 85-102, 155-157, 159-160, 176-177.

8. *Kitāb al-ḥulal al-mawṣiyya*, p. 124-129.

9. *Kitāb al-ḥulal al-mawṣiyya*, p. 114-120, 137-142. L'intégralité des deux chapitres n'est pas consacrée au siège de la ville, mais le siège en fournit le titre : ذكر حصار المهدي لمراكش et ذكر حصار مراكش.

la capitale, en matière de siège et de conflit, d'émeute et de querelle [...] ¹⁰. » Et la conclusion par : « Il ressort en fin de compte de cet abrégé, dont la mise par écrit repose sur ce qu'on raconte du siège et sur les informations exemplaires et éclairantes que les récits apportent [...] ¹¹. » Bien que l'expression soit ambiguë (المبني وضعه على حديث الحصار), il faut sans doute entendre que la rumeur du siège de Marrakech a fait naître l'idée d'écrire sur la ville ¹², et non que le récit de ce siège a constitué la base du travail, puisque ce récit, ou quelque chose qui pourrait en tenir lieu, fût-ce de façon sommaire, est totalement absent du texte.

Quoi qu'il en soit, le thème poliorcétique occupe une position centrale dans les *Hulal*, le projet d'écriture s'adosse à lui. Or on peut dire que ce thème tient également une place importante chez les autres historiens, à des degrés divers, mais toujours de façon remarquable. De fait, il n'y a guère d'opération militaire qui ne comporte un ou plusieurs sièges, ce qui donne à l'écrivain l'occasion de rompre la monotonie du cours des événements, car il y a dans le siège de la matière à mettre en scène : la bravoure, la ruse, la cruauté, la fourberie, la trahison, l'abnégation, la patience, le malheur, l'excès, l'ignominie... Et comme on se bat le plus souvent pour le contrôle d'une ville ou d'une place-forte, les batailles en rase campagne sont beaucoup moins fréquentes – du moins en Andalus, pays fortement urbanisé ¹³ – que celles qui se déroulent dans un environnement de murs, de portes et de constructions, c'est-à-dire dans un espace habité et peuplé. Un siège, par conséquent, concerne tout le monde, non seulement les combattants, mais aussi l'ensemble d'une population d'un bout à l'autre de l'échelle sociale. En termes de production d'images, c'est du grand spectacle avec un décor, des acteurs et une foule de figurants.

Un lectorat

À qui cette production est-elle destinée ? Il faut à présent aborder la question du lectorat. Voici ce qu'écrivit Ibn 'Idārī dans la préface du *Bayān* :

Alors que je me consacrais à l'histoire des califes, des imams et des émirs dans les pays du Machrek, du Maghreb et des régions avoisinantes, et que je disputais passionnément de cela avec les gens de mérite et les amis intimes, personnes de grande qualité et de distinction, l'un d'eux, à qui je ne pouvais rien refuser, me demanda de rassembler pour lui en un seul livre l'histoire des souverains des pays occidentaux, cela de façon concise et resserrée. Il me poursuivit de sa demande bien des fois, de sorte qu'il me fut impossible de faire traîner les choses en alléguant quelque prétexte : j'en vins à réunir les matériaux du livre et à rédiger celui-ci, [mais] par obligation et non par libre choix. J'ai donc rassemblé dans cet ouvrage quelques faits saillants extraits des meilleures chroniques

10. *Kitāb al-ḥulal al-mawšīyya*, p. 12.

11. *Kitāb al-ḥulal al-mawšīyya*, p. 181-182.

12. C'est également l'opinion des éditeurs du texte, qui parlent de حافز (stimulus) : voir leur introduction, *Kitāb al-ḥulal al-mawšīyya*, p. 8.

13. Voir, par exemple, Ibn Sa'īd, cité dans al-Maqqarī, *Nafḥ al-ṭīb*, I, p. 205.

et histoires [...]. J'ai rassemblé tout cela à partir des meilleurs livres, en abrégant de crainte d'être bavard et trop long. J'ai cueilli ce qu'il y avait de mieux, taillé dans les chapitres, et joint le neuf à l'ancien et l'ancien au neuf, parce qu'on trouve [une telle façon de procéder] élégante et plus agréable. Le poète a dit :

Je n'ai plus aucune envie, comme si la plus douce était répugnante
Sauf de parole car, ainsi que le mot l'indique, elle est neuve éternellement¹⁴.

Reprenons. L'historien écrit à la demande de quelqu'un. Peu importe qu'il s'agisse d'une personne réelle ou fictive, il écrit pour répondre à un impératif qui est en fait, sous la métaphore du commanditaire, le désir d'être lu. Ce désir est un maître exigeant, obsédant, il impose de sacrifier la liberté du savant à la production d'une œuvre formatée pour plaire. D'où le choix d'une sorte de digest composé d'un assortiment de « faits saillants » (لَمَعًا), d'un condensé d'« extraits » (نُبْدًا) de neuf et de vieux capable de contenter le goût du lecteur. Rien qui soit de nature à lasser, car celui-ci veut de tout, mais en petite quantité. Et pour lui prouver qu'on se comprend, qu'on est du même monde, celui du grignotage et des conversations de salon, arrive en clin d'œil le distique d'Ibn al-Rūmī choisi à cause du jeu de mots, dans le deuxième vers, sur *ḥadīṭ* (qui signifie « propos » dans le premier hémistiche et « nouveau » dans le second)¹⁵.

Ainsi, l'auteur se doit d'établir un jeu de connivences avec son lecteur. Que cherche-t-il à nous dire au moyen de cette citation ? Que la parole, toujours neuve par définition, est seule capable de vaincre l'ennui. Comprenons, car cette parole est la métaphore du *Bayān* ; que l'Histoire est un divertissement, mais à condition de tailler ses branches, de la rabattre (اقتضبت).

Si l'on combine à présent la préface des *Hulal* avec celle du *Bayān*, car elles se complètent d'une certaine façon, on aboutit à l'idée que l'historien est le metteur en scène d'un spectacle divertissant (au sens pascalien) à visée édifiante – ce qui n'est pas contradictoire, puisque la diversion de l'ennui rend l'intelligence accessible aux leçons de l'Histoire. Gardons à l'esprit, pour la suite, cette conception du rôle de l'historien.

Écrire l'histoire, la construction d'un récit

Je pense avoir établi, dans un travail précédent, que l'écriture de l'histoire dans l'Islam médiéval est le résultat d'un triple processus de mise en résonance entre l'événement et le récit de l'événement : invention de l'événement par le récit ; nécessité de l'événement par rapport à l'impératif de récit ; autonomie du récit par rapport à l'événement¹⁶.

Dans le cas de la ville assiégée – prenons le cas du siège de Valence par le Cid en 1094, sur lequel nous allons revenir –, l'événement est inventé, c'est-à-dire qu'il accède à l'existence historique, grâce

14. Ibn 'Idārī, *Bayān*, I, G. S. Colin et É. Lévi-Provençal (éd.), p. 2. Les vers sont d'Ibn al-Rūmī (836-896).

15. وَسَمِّتُ كُلَّ مَآرِبِي * فَكُنْ أَطْيَبَهَا خَبِيثُ
إِلَّا الْحَدِيثُ فَإِنَّهُ * عِنْدَ اسْمِهِ أَبَدًا حَدِيثُ

16. Voir Clément, 2006. L'étude consistait en l'analyse comparée de trois textes sur le même sujet, celui rédigé au nom du calife almohade Abū Ya'qūb Yūsuf par le *kātib* Abū al-Qāsim al-Qālmī, celui du chroniqueur du régime Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt et celui de l'historien post-almohade Ibn 'Idārī.

au récit d'un témoin, le modeste lettré valencien Ibn 'Alqama, dont la chronique des épreuves endurées par la ville (*al-Bayān al-wāḍih fi al-mulimm al-fādiḥ*)¹⁷, aujourd'hui perdue, est à la base de tout ce qui a pu être écrit par la suite sur le sujet, soit sous forme de citation, soit en tant que référence. Le caractère fondateur de ce texte ne se limite pas à l'historiographie arabo-musulmane puisqu'il touche le monde romano-chrétien par l'intermédiaire de la *Primera crónica general*, comme l'ont montré autrefois Dozy puis Lévi-Provençal, suivis par Menéndez Pidal¹⁸.

Événement inventé aussi au sens où l'accent porté sur le siège et sur les exactions castillanes, notamment sur le supplice infligé au cadî Ibn Ġaḥḥāf¹⁹, permet de minimiser l'échec almoravide à protéger la ville. En mettant en relief le personnage du Tyran chrétien (الطاغية)²⁰, en stigmatisant sa rouerie (غدر) et sa rage (كَلْب), on exonère le pouvoir marocain de sa propre responsabilité dans le malheur des Valenciens, une responsabilité pourtant bien réelle si l'on en croit le chroniqueur anonyme du Fragment B, qui résume ainsi la situation : « L'épreuve ayant trop duré pour [les habitants de Valence], leur capacité d'endurance étant épuisée, les Almoravides ayant quitté al-Andalus pour regagner l'autre rive et eux-mêmes n'ayant trouvé personne [d'autre] pour leur venir en aide, ils se résolurent à livrer la ville au Campeador²¹. » Certes, Ibn 'Idārī présente les choses de façon moins abrupte lorsqu'il détaille les tentatives almoravides visant à briser le siège de la ville puis à la reprendre, mais le constat est le même : Valence a succombé faute d'avoir été secourue, « ولا نصر ولا غوث²² ».

On relève une stratégie d'évitement similaire à propos des tentatives infructueuses pour reprendre Tolède entre 1097 et 1114²³. L'impuissance des Almoravides est ici encore masquée par la figure imposante du chef ennemi, en l'occurrence Alphonse VI, et par l'exaltation du rôle de Yūsuf b. Tāšfin dans la victoire de Zallāqa/Sagrajas en 1086, alors que le mérite en revenait

17. « L'exposé lumineux sur l'insupportable malheur ».

18. Dozy, 1881, II, p. 30-54 ; Lévi-Provençal, 1948a ; 1948b, p. 187-238 ; Menéndez Pidal, 1929 ; 1939 ; 1947. La chronologie des publications de Lévi-Provençal et de Menéndez Pidal ne suit pas celle de leurs relations, le premier ayant transmis les renseignements et la traduction des documents arabes au second, lequel les a intégrés au fur et à mesure des éditions successives de son *España del Cid* avant que Lévi-Provençal, empêché notamment par les aléas de la guerre et les mesures anti-juives du gouvernement de Vichy, ne puisse les publier à son tour en 1948.

19. Voir le Fragment B, publié en annexe dans Ibn 'Idārī, *Bayān*, III, G. S. Colin et É. Lévi-Provençal (éd.), p. 306 ; Ibn 'Idārī, *Bayān*, IV, I, 'Abbās (éd.), p. 37-38.

20. Rappelons que, dans le Coran (LXIX, 5), *al-tāḡiya* est le bruit terrible parti du ciel, ou la foudre accompagnée de ce bruit, par lesquels Dieu a anéanti les Tamūd. La racine ṬĠW/ṬĠY, qui connote l'excès, l'orgueil et la rébellion, a également donné le mot *al-Tāḡūt*, qui désigne soit Satan, soit les idoles du paganisme (voir, par exemple, II, 256). Le terme a une connotation quasi apocalyptique. On trouve les deux mots associés à propos d'Alphonse VI : أيام كان اسم هذا الطاغية محمولا [...] فأواه المأمون [...] واستقل بسلطان طاغوته حتى أظهره (Ibn Bassām, *Daḥīra*, IV, p. 160).

21. Fragment B, dans Ibn 'Idārī, *Bayān*, III, G. S. Colin et É. Lévi-Provençal (éd.), p. 305.

22. Ibn 'Idārī, *Bayān*, IV, I, 'Abbās (éd.), p. 34.

23. Résumé dans Molénat, 1997, p. 71-73.

pour une large part au roi de Séville al-Mu‘tamid²⁴ – une victoire sans lendemain, mais pourtant magnifiée parce qu’elle effaçait la reddition peu glorieuse de Tolède l’année précédente²⁵.

La nécessité de l’événement par rapport à l’impératif de récit, deuxième condition pour que le processus historiographique aboutisse, se comprend aisément : il faut à l’écrivain de la matière, puisqu’il est censé dire ce qui s’est passé, qu’il est le transcritteur de la réalité. La conquête de Valence par les Castellans en fournit doublement. Sur le plan historique d’abord, la perte de la grande ville du Šarq al-Andalus, dont l’essor récent symbolise les mutations en cours durant le siècle des taifas²⁶, s’inscrit dans une série de revers passés et à venir : pertes de Coimbra et de Barbastro (1064), de Tolède (1085), de Santarem (1092-1093), de Lisbonne et de Badajoz (1094, la même année que Valence), de Barbastro à nouveau (1100), de Saragosse (1118), etc. Certains de ces reculs sont temporaires, d’autres définitifs (Coimbra, Tolède, Santarem, Sara-gosse). N’oublions pas qu’un historien comme Ibn ‘Idārī écrit vers 667/1268-1269²⁷, c’est-à-dire après la « *reconquista* » de Mérida (1231), Cordoue (1236), Valence (1238), Jaén (1246), Séville (1248), Cadix (1262) et Murcie (1266). L’inscription de l’épisode valencien de 1094 dans un processus à long terme le grève du poids des autres événements de la série et lui confère ainsi une importance singulière qui justifie une mise en récit.

Mais il faut également une certaine dose de matière anecdotique, de détails, et là, les horreurs du siège y pourvoient, quitte peut-être à en rajouter :

En l’année 487 (1094), après le départ de Valence de l’armée de l’émir Abū Bakr b. Ibrāhīm al-Lamtūnī par l’effet du coup du destin dont il a été question auparavant²⁸, les personnes présentes dans la ville eurent la certitude de leur perte. Le désespoir s’empara de la population, suffocante d’angoisse, [tandis que] la rancœur de l’ennemi augmentait et que son cœur devenait dur comme la pierre. La plupart des gens moururent de faim, on mangeait la peau des animaux abattus, les bêtes de somme et d’autres choses encore. Quiconque prenait la fuite vers le camp des assiégeants, on lui crevait les yeux, ou bien on lui coupait les mains, ou bien on lui broyait les jambes, ou bien on le tuait. Les gens trouvèrent alors plus souhaitable de mourir dans la ville. La crise fut deux fois plus critique qu’à Tolède à cause de la longue durée du siège et du redoublement de rancœur de l’ennemi face à l’endurance des Valenciens et à leur recherche d’assistance²⁹.

24. Voir le récit compilé par al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ al-mi‘ṭār*, n° 84, p. 83-95, plus particulièrement p. 90-93 ; trad. par É. Lévi-Provençal, 1938, p. 103-116. Voir également Lagardère, 1989.

25. Sur la suite des événements ayant conduit à la perte de Tolède, voir Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, IV, p. 149-164. Sur le blocus puis le siège de la ville, voir Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, IV, p. 164-167. Résumé dans Lévi-Provençal, 1931, p. 33-49 (rééd. dans Lévi-Provençal, 1948b, p. 109-135) ; voir également Clément, 1997, p. 127-128, 195-196. Un aperçu de l’abondante production littéraire célébrant la victoire de Zallāqa figure dans Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, II, p. 241-257.

26. Déclin de Cordoue et de centres anciens au profit de nouveaux comme Grenade, Murcie et Valence justement, ou concurrents comme Séville.

27. C’est le *terminus ad quem* qu’il annonce dans sa préface : voir Ibn ‘Idārī, *Bayān*, I, G. S. Colin et É. Lévi-Provençal (éd.), p. 5.

28. L’armée de secours envoyée par Yūsuf b. Tāšfīn n’ose pas intervenir par crainte de l’ennemi et fait demi-tour (Ibn ‘Idārī, *Bayān*, IV, I, ‘Abbās (éd.), p. 33).

29. Ibn ‘Idārī, *Bayān*, IV, I, ‘Abbās (éd.), p. 33.

Plus loin (on sera attentif aux données concrètes et chiffrées) :

Une des épreuves qui frappèrent la population de Valence en cette même année fut la hausse des prix. Muḥammad b. ‘Alqama dit ceci :

Au mois de rabī‘ I (mars-avril), la livre (*riṭl*) de blé atteignit 1,5 *mitqāl*, celle d’orge 1 *mitqāl*, celle de graines de lin³⁰ 6/8 *mitqāl*, l’once (*ūqiyya*) de fromage 3 dirhams, celle d’oignons 1 dirham, la livre de plantes potagères (*baql*)³¹ 5 dirhams, un œuf de poule 3 dirhams, la livre de viande de mulet 6 dinars et celle de cuir de bœuf 5 dirhams. En rabī‘ II (avril-mai), le malheur empira, les prix doublèrent, riches et pauvres se retrouvèrent à égalité, car il n’y avait plus rien à manger. Ibn Ğaḥḥāf donna l’ordre de perquisitionner les maisons à la recherche de vivres. [...] À la fin du mois, la livre de blé était à 3 *mitqāl* moins 1/4 et tout le reste à l’avenant. Seuls les hauts dignitaires parvenaient à se procurer ce qui était encore disponible, tous les autres mangeaient des morceaux de peau, des bouts de résine et des bâtons de réglisse. Et ceux qui avaient encore moins se nourrissaient de rats, de chats et de cadavres humains. On se jeta un jour sur un chrétien qui était tombé dans le fossé, on le tira par le bras et on se partagea sa chair.

Le Tyran employa tout son zèle à faire périr par le feu quiconque sortait de la ville pour aller vers son camp, afin que les riches ne disposassent pas de vivres supplémentaires après le départ des pauvres. Mais la mort par le feu semblait peu de choses pour les gens, alors il s’amusa à les faire mettre à mort [par le sabre], leurs corps étant ensuite accrochés aux minarets des faubourgs et aux cimes des grands arbres.

Au début de ġumādā I (19 mai), les vivres furent complètement épuisés et les gens commencèrent à mourir, si bien qu’il ne survécut, de cette population nombreuse, qu’une infime quantité. Ce fut un décharnement continu³², l’épidémie (*wabā’*) s’installa de façon chronique, quelqu’un en train de marcher tombait [raide] mort [d’un coup]. Il ne resta plus aucun quadrupède, sauf les deux d’Ibn Ğaḥḥāf et de son fils, et les deux d’Ibn Rutbayr. Ce dernier vendit son cheval aux bouchers pour 200 *mitqāl*, à l’exception de 10 livres [de viande] qu’il garda pour lui. L’avant se vendit 10 dinars la livre, l’arrière 12 et la tête 15 *mitqāl*.

30. Le pain de graines de lin, bien qu’indigeste, était utilisé en période de disette : voir Linné, 1805, p. 520 ; *Dictionnaire des sciences naturelles*, XXVI, 1823, p. 489. Dans la Grèce antique, le lin faisait partie des *ospria* consommées en période de soudure : voir Roubineau, 2015, chap. V.

31. Ainsi dans le *Vocabulista in arabico*, p. 39 (entrée بَقْلَة : *olus*), p. 501 (entrée *olus* : بَقْلَة وَتَقْل وَتَقُول). Peut-être faut-il entendre un mélange d’herbes : Pedro de Alcalá, *Vocabulista arauigo en letra castellana*, donne en effet *bācal*, *bucūl* sous l’entrée *ensalada de yeruas*.

32. Traduction hypothétique : وتوالى اليبس. Je fonde mon interprétation sur la signification de *aybas*, « os non recouvert de chair » tel que le tibia ou ceux du canon du cheval (voir Ibn Manẓūr, *Lisān al-‘Arab*, sous la racine YBS). Le *yubs* du texte renverrait donc à l’extrême maigreur des victimes de la famine, à leur « dessèchement », qui est le sens premier du mot. Lévi-Provençal traduit par « folie » (1948b, p. 219), sans doute parce qu’il pense à la locution *yubs al-ra’s*, « dérangement du cerveau » dans Dozy (1881, II, p. 848) d’après une glose de *hawas* (Dozy, 1881), mot signifiant « manie, passion, obsession, délire ». Il me semble que cette signification ne peut être retenue ici. À signaler également (Dozy, 1881) l’expression *yubs al-baṭn*, « constipation », qu’on voit mal s’appliquer à propos de personnes qui n’ont rien à manger et donc le ventre vide !

[...] Les messagers [chargés de négocier la reddition de Valence] sortirent le 15 ġumādā I (2 juin). Ce jour-là, la livre de blé avait atteint 3 *mitqāl*, celle d'orge 2,5 *mitqāl*, l'once de fromage 10 dirhams, l'œuf de poule 8 dirhams. Quand les envoyés eurent accompli leur mission, la guerre cessa et le prix [des choses] se radoucit³³.

Le cours des denrées au jour le jour ancre le récit dans la réalité, par la vertu des chiffres, de leur précision (valeur péremptoire de la fraction d'unité) et de leur abondance. Du coup, le reste passe, malgré les invraisemblances. Peut-on, en effet, se nourrir véritablement de dépouilles d'animaux de boucherie, de gouttes de résine ou de racines de *Glycyrrhiza glabra* L. ? Et un individu affaibli par l'« épidémie » (*wabā'*)³⁴ au point de tomber mort d'un coup a-t-il encore la force de marcher ? Peu importe : sans notations réalistes tirées de l'événement, ou supposées telles, il n'y aurait pas eu de récit.

Un récit qui prend son autonomie par rapport à l'événement, dernier terme du processus historiographique. Le texte d'Ibn 'Alqama fonctionne bien à cet égard car, ainsi que l'écrit l'auteur du Fragment B, il « tire des pleurs au lecteur et laisse pantois tout être sensé³⁵ ». On le voit, ce qui provoque l'émotion, c'est le « livre », c'est le récit de l'événement et non l'événement lui-même. Le résultat obtenu tient paradoxalement au fait qu'Ibn 'Alqama rédige dans une prose simple, directe, exempte de maniérisme. Les mots rares pour lettrés sont absents et le *sağ'* presque inexistant, on pourrait dire qu'il est accidentel, même s'il intervient – je vais reparler de ce phénomène – à des moments de grande tension dramatique³⁶. D'ailleurs, aux yeux de la critique, l'historien valencien passe pour un mauvais écrivain :

Il fit profession de *kātib*³⁷. Sa prose et sa poésie sont d'un niveau limité. Il composa une histoire sur la prise de Valence par les *Rūm* avant l'an 500 qu'il nomma *L'exposé lumineux sur l'insupportable malheur* et que les gens ont recopié malgré la pauvreté de sa description. Nous en avons recopié une partie ici-même³⁸.

33. Ibn 'Idārī, *Bayān*, IV, I, 'Abbās (éd.), p. 38-39.

34. *Wabā'* est l'équivalent du latin *pestilentia*. Sa signification exacte varie suivant les auteurs : voir Conrad, 1982, p. 268-307. D'après Ibn Ḥağar al-'Asqalānī, qui prend soin de distinguer soigneusement *wabā'* et *ṭā'ūn* (voir *Baḍl al-mā'ūn*, p. 102-108), certains appliquent le terme générique de *ṭā'ūn* à tout événement caractérisé par une forte mortalité naturelle, par exemple une famine consécutive à une sécheresse (Ibn Ḥağar al-'Asqalānī, *Baḍl al-mā'ūn*, p. 361). Ibn 'Alqama fait de même ici avec le mot *wabā'*. On ne peut donc pas parler de « peste », comme Lévi-Provençal (1948b, p. 219). Voir également Clément, 2022.

35. Fragment B, dans Ibn 'Idārī, *Bayān*, III, É. Lévi-Provençal (éd.), p. 305 :

ألف ابن علقمة كتابا في أمرها وحصارها يبكي القارئ ويذهل العاقل.

36. Trois occurrences dans les deux passages cités : فقئت عيناه أو قطعت يده أو دقت ساقاه (Ibn 'Idārī, *Bayān*, IV, I, 'Abbās (éd.), p. 33) ; في صوامع الأرياض وبواسق الأشجار (p. 39) ; عظم البلاء وتضاعف الغلاء (p. 39).

37. L'art de la *kitāba* nécessite de maîtriser les codes de la rhétorique (*balāğā*) dans ses trois composantes : 'ilm al-mā'ānī (sémantique de la syntaxe), 'ilm al-bayān (science de l'éloquence) et 'ilm al-badī' (science des tropes). Formellement, elle s'exprime dans le *sağ'* (prose rythmée et assonancée).

38. Ibn al-Abbār, *Takmila*, I, p. 335, n° 1186. Né en 428 (1036-1037), Ibn 'Alqama est mort le dimanche 25 šawwāl 509 (12 mars 1116).

Il faisait profession de *kātib* et récitait ses poèmes, bien qu'il fût limité dans les deux domaines. Il est l'auteur d'une histoire sur la prise de Valence par les *Rūm* avant l'an 500 qu'il a nommée *L'exposé lumineux sur l'insupportable malheur*, ce qui n'est pas le cas³⁹.

L'appréciation est sévère, car si l'on en juge par les fragments conservés, *L'exposé lumineux* mérite son titre : il est clair, efficace, et la « pauvreté de description » (سوء وصفه) censée le déprécier n'a pas empêché qu'on le recopie, malgré les réserves. En fait, il est reproché à Ibn 'Alqama de ne pas avoir obéi au canon du beau style pour traiter un sujet qui aurait dû s'y prêter en raison de sa dimension tragique. Or c'est peut-être à cause du sujet, justement, que le piètre *kātib* a décidé de ne pas en rajouter et de dire plutôt que d'écrire. N'oublions pas qu'il est valencien, qu'il a très probablement vécu les événements douloureux dont il parle. Il suffit de comparer sa description à celle d'Ibn Bassām⁴⁰ pour comprendre que les enjeux diffèrent. En effet, l'auteur de la *Ḍaḥīra* ne décrit pas le siège de Valence, il l'écrit, il le transforme en objet littéraire. En le disant autrement, Ibn Bassām ne cherche pas à rendre compte de ce qui s'est réellement passé, ou même de ce qu'il imagine s'être passé, mais à rendre des comptes à son lectorat (voire aux nouvelles autorités politiques)⁴¹ : alors, l'ai-je bien tournée, ma phrase⁴² ?

Sa description n'en est donc pas une. Rédigée selon les contraintes du *sağ'*, comme l'ensemble de l'ouvrage, elle abuse des métaphores et préfère le commentaire à la relation précise des événements. Une seule date est indiquée, celle de l'entrée du Cid à Valence, encore est-elle inexacte (588/1095 au lieu de 587/1094)⁴³. Aucun détail sur la situation de la ville assiégée, si ce n'est qu'« on a rendu licites les animaux illicites » (أحلوا محرّم الحيوان)⁴⁴, allusion à la consommation de viande non halal. En fait, Valence et sa population constituent le décor des démêlés entre deux héros négatifs, le « chien de Galice⁴⁵ », alias le Cid, et Ibn Ḡaḥḥāf « le larron⁴⁶ »,

39. Ibn 'Abd al-Malik al-Marrākuṣī, *Ḍayl*, VI, p. 184, n° 509.

40. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, III, p. 92-103 (relation du siège p. 96-99).

41. Voir Clément, 2021. La *Ḍaḥīra* s'inscrit dans une tradition de chauvinisme andalou teinté, parfois, d'anti-berbérisme (*Risāla fī faḍl al-Andalus* d'Ibn Ḥazm au XI^e siècle, *Risāla* d'al-Šaḡundī et *Kitāb al-muḡrib fī ḥulā al-Maḡrib* d'Ibn Sa'īd au XIII^e siècle – le Maghreb se limitant ici à l'Espagne – et *Nafḥ al-ṭīb min ḡuṣn al-Andalus al-raṭīb* d'al-Maqqarī au début XVII^e siècle, c'est-à-dire au lendemain de l'expulsion des Morisques d'Espagne). Le chauvinisme, chez Ibn Bassām, vise en particulier les modèles orientaux, que « les oreilles sont saturées d'entendre » (*Ḍaḥīra*, I, p. 13).

42. « Lorenzo : – Pas un mot ? pas un beau petit mot bien sonore ? Vous ne connaissez pas la véritable éloquence. On tourne une grande période autour d'un beau petit mot, pas trop court ni trop long, et rond comme une toupie ; on rejette son bras gauche en arrière de manière à faire faire à son manteau des plis pleins d'une dignité tempérée par la grâce ; on lâche sa période qui se déroule comme une corde ronflante, et la petite toupie s'échappe avec un murmure délicieux. On pourrait presque la ramasser dans le creux de la main, comme les enfants des rues » (Musset, *Lorenzaccio*, acte II, scène 4).

43. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, III, p. 91, 98. L'Anonyme du Fragment B commet la même erreur, Ibn 'Idārī, *Bayān*, III, É. Lévi-Provençal (éd.), p. 306.

44. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, III, p. 97.

45. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, III, p. 95.

46. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, III, p. 95. Ibn Bassām cite à son égard le proverbe : « Le tumulte au marché fait l'occasion pour le larron » (من فُرص اللصّ ضجّة السوق).

qui luttent pour s'approprier la ville ainsi que le trésor du dernier roi Ibn Dī-l-Nūn al-Qādir. Ibn Bassām dessine des figures archétypiques : la Brute et le Truand – il ne manque que le Bon (Yūsuf b. Tāšfin pourrait l'incarner, mais il demeure lointain, presque secondaire). Cela donne donc des choses comme ceci, à propos du Campeador :

Que de splendeurs insurpassables, dont on languirait de savourer le dixième dans ses vœux, et que les lunes et les soleils désespèrent d'égaliser, ce Tyran-là, en ces jours-là, est-il allé boire à la pure source et les a-t-il souillées ! Que de visages, qu'un grain de poussière ferait saigner, que le soleil et la lune en sa plénitude envient, que le corail et la perle jalourent, sont devenus la cible de ses flèches et des semelles sous les pieds de ses brutes⁴⁷ !

Pourtant, Ibn Bassām est un contemporain des événements⁴⁸, il se réfère à des témoins oculaires qu'il a rencontrés ou dont il a lu la correspondance, en particulier celle d'Ibn Ṭāhir, à l'œuvre duquel est consacré le chapitre incluant le récit de la conquête de Valence. Mais les lettres citées⁴⁹ n'apportent rien de précis : visiblement, elles ont été sélectionnées pour leurs qualités littéraires et non leur valeur informative.

Son récit du siège de Tolède en 1085 est de nature équivalente avec cette fois-ci, à la place des témoignages directs, l'inclusion de dialogues plus ou moins reconstitués, pour ne pas dire imaginés. Toujours la même insouciance chronologique, aucune date n'est indiquée et la temporalité se résume à de vagues allusions : « l'hiver⁵⁰ », « près de deux mois⁵¹ », « un certain jour⁵² », « trois jours après cette réunion⁵³ »... En fait, on ne sait rien de ce qui s'est passé, si ce n'est que « la fureur a atteint des sommets » (سما السُّعر)⁵⁴, que « le malheur s'est généralisé » (شمل البلاء)⁵⁵ ou que « l'étreinte du siège » (ضيق الحصار)⁵⁶ fut intense. Le seul élément du discours qui renseigne concrètement sur la réalité de l'événement est une notation concernant la perte du froment de l'année⁵⁷. En revanche,

47. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, III, p. 97 :

فَرَبَّ ذِرْوَةٍ عَزَّ، قَدْ طَالَمَا تَلَذَّذْتَ الْأَمَانِي وَالنَّفُوسِ دُونَهَا، وَيَسْتِ الْأَقْمَارَ وَالشَّمُوسَ مِنْ أَنْ تَكُونَهُ، قَدْ وَرَدَ ذَلِكَ الطَّاعِيَةَ يَوْمًا مَعِينًا وَأَدَالَ مَصُونَهَا، وَرَبَّ وَجْهِ تَدْمِيهِ الذَّرَّ، وَتَحْسَدُهُ الشَّمْسُ وَالْبَدْرُ، وَيَتَغَايِرُ عَلَيْهِ الْمَرْجَانُ وَالذَّرَّ، قَدْ أَصْبَحَ دَرِيَّةً لِرِجَالِهِ وَنَعْلًا لِأَقْدَامِ أَعْلَاجِهِ. J'ai rectifié quelques coquilles oubliées par l'éditeur (تَلَذَّذْتَ pour تَلَذَّذْتَ ; أَدَالَ pour أَدَالَ).

48. Né à Santarem vers 462/1069, il a vécu principalement à Séville après la chute de sa ville natale en 485/1092-1093 (événement qui l'a profondément marqué, voir Clément, 2021. Il est mort en 542/1147-1148. Au moment du siège de Valence, il avait donc environ 25 ans.

49. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, III, p. 91-92, 101-103.

50. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, IV, p. 164, 165.

51. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, IV, p. 164.

52. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, IV, p. 165.

53. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, IV, p. 167.

54. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, IV, p. 164. Peut-être faut-il lire السُّعر سما pour سمَّت الأسعار, « les prix ont atteint des sommets ».

55. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, IV, p. 164.

56. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, IV, p. 165.

57. Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, IV, p. 164. Le froment de Tolède qui, d'ordinaire, se conserve sans dommage pendant plus de cinquante, était demeuré sur les aires de battage en raison de l'impossibilité de semer ou d'en faire quoi que ce soit, si bien qu'il avait fini par se gâter sans qu'on puisse trouver de solution.

abondent les images qui pourraient s'appliquer à de nombreuses situations similaires ou non, par exemple : « Un flot torrentueux s'écoula sur les gens de Tolède, auquel ne résistait ni plaine ni relief ; la nuit se leva sur eux, où l'œil ne percevait ni aurore ni aube⁵⁸. » Il est vrai qu'Ibn Bassām n'est pas un historien mais l'auteur d'une anthologie littéraire défendant les « mérites » (محاسن) des Andalous. Néanmoins, il fait aussi œuvre d'historiographe en accueillant les historiens (notamment Ibn Ḥayyān) et en mettant la main à la pâte, le cas échéant, à propos d'événements qui se sont déroulés de son vivant⁵⁹.

Dans le *Kitāb a'māl al-a'lām* d'Ibn al-Ḥaṭīb, l'épisode valencien tient en cinq lignes, sans détails. La situation des assiégés est résumée dans une formule passe-partout frappée au coin du *sağ*^c, ce qui renforce le topos : « les prix ont atteint des niveaux importants et le malheur a redoublé » (عظم الغلاء وتضاعف البلاء)⁶⁰. En revanche, les relations entre Ibn Ḡaḥḥāf et le Cid, et surtout le sort que le nouveau maître de la ville réserva à l'ancien, font là aussi l'objet de longs développements⁶¹.

L'autonomie du récit se manifeste pareillement par le traitement inégal d'événements de même nature et de même amplitude par le même écrivain. Ainsi, Ibn 'Idārī expédie en une petite vingtaine de lignes la reprise de Valence par les Almoravides en 1102⁶² alors qu'il en avait consacré près de cent trente à sa perte en 1094, soit six fois plus. Pourtant, la durée de chaque séquence est comparable : onze mois environ dans le premier cas (été 1093 à juin 1094)⁶³, un peu plus de huit dans le second (fin août 1101 à début mai 1102). La différence entre un blocus très étanche d'un côté et une pression qui semble moins étroite de l'autre n'explique pas tout.

Les procédés littéraires

On note deux phénomènes. Le premier concerne la mesure chronologique, qui fonctionne à la manière d'une litanie avec le retour régulier de marqueurs temporels : « et en l'année... » (وفي سنة...), « et en cette même année » (وفي هذه السنة), « et en ladite année » (وفي السنة المذكورة), « et en l'année dont la date a été indiquée » (وفي السنة المؤرخة), etc.

Le deuxième phénomène concerne la cadence du texte. Il se manifeste dans les changements de rythme liés aux changements de registre d'expression lorsque le texte courant (déroulé des années et des événements) fait une pause pour permettre à un récit particulier de se développer, ou lorsque la tension dramatique l'impose. J'avais tenté une première approche de

58. Ibn Bassām, *Daḥīra*, IV, p. 165 : *سأل بأهل طليطلة سبيل لا يقوم له سهل ولا وعر، وطلع عليهم ليل لا يلوح لهم فيه صبح ولا فجر*.

59. Au moment de la conquête de Tolède par les Castillans, il avait une quinzaine d'années.

60. Ibn al-Ḥaṭīb, *A'māl*, Lévi-Provençal (éd.), p. 204.

61. Ibn al-Ḥaṭīb, *A'māl*, Lévi-Provençal (éd.), p. 203-204.

62. Ibn 'Idārī, *Bayān*, IV, I. 'Abbās (éd.), p. 41-42.

63. Les historiens arabes varient considérablement sur ce point, probablement parce qu'ils ont du mal à faire le départ entre la durée totale d'activité des différents protagonistes (à commencer par le Cid) et celle du siège proprement dit. Selon Ibn 'Idārī, il aurait duré deux fois plus longtemps que celui de Tolède (*Bayān*, IV, I. 'Abbās (éd.), p. 33). Ibn al-Kardabūs indique vingt mois (*Kitāb al-iktifā'*, p. 103) et les *Ḥulal al-mawšiyya* sept ans (p. 67).

ce phénomène à l'occasion des *XVIII^{es} Entretiens de la Garenne-Lemot*, consacrés au rythme⁶⁴. Je voudrais à présent reprendre la question sur un récit court pour montrer que ce qui structure l'ensemble d'un ouvrage ou d'un chapitre peut exister également dans chacun de ses éléments. Le siège de Valence par le Cid me servira de cas d'espèce à nouveau.

J'ai choisi à dessein le passage du Fragment B qui lui est consacré, pour sa brièveté (70 mots) et parce que l'auteur anonyme ne manifeste pas de prétention littéraire, contrairement à Ibn Bassâm ou à Ibn al-Ḥaṭīb. À première vue, il s'agit de prose ordinaire à peine rehaussée de *sağ'*.

Voici le texte. Il est question du règne (*dawla*) à Valence du cadī Ibn Ğaḥḥāf, personnage principal :

وأقام بها (بلنسية) ملكا إلى أن غزاه قط من أقباط النصارى يقال له القنيطور ومعناه صاحب الفحص واسمه لذريق فطمع في أخذ بلنسية فضايقتها مضايقة شديدة وحصرها حصرا عظيما وقطع عنها المرافق ونصب المجانيق ونقب الأسوار وعدم الناس الطعام وأكلوا الفيران والكلاب والجياف إلى أن أكل الناس الناس ومن مات منهم أكلوه فبلغ الناس من الجهد ما لا يطيقون وقد آلف ابن علقمة كتابا في أمرها وحصارها يبكي القارئ ويذهل العاقل⁶⁵.

Analyse

Une fois présenté le deuxième personnage de l'affaire (protase), c'est-à-dire le *vilain* ou le *bad guy* de tout bon scénario, en l'occurrence le Cid, la tension dramatique, déjà introduite discrètement par l'annonce de l'agression à venir (إلى أن غزاه), est nouée (épitase) au moyen d'une courte proposition qui anticipe le dénouement de l'histoire, ce qui a pour effet de lui conférer son caractère tragique : فطمع في أخذ بلنسية, « il éprouva le vif désir de s'emparer de Valence ». Le comte, par sa concupiscence, est en quelque sorte le moyen par lequel le destin se réalise – ou plutôt, par lequel il est déjà accompli, puisque le récit des événements est postérieur non seulement à leur advenue, mais également à leur arrivée à la connaissance du lecteur – je veux dire que ce dernier, en toute hypothèse, connaît la fin de l'histoire avant de l'avoir lue⁶⁶.

64. Clément, 2014, p. 277-287.

65. Fragment B, Ibn 'Idārī, *Bayān*, III, É. Lévi-Provençal (éd.), p. 305. Traduction : « Il y demeura en tant que souverain jusqu'au moment où un comte chrétien qu'on appelait le Campeador, ce qui signifie le Maître de la Campagne (*dominus campi*), de son vrai nom Rodrigue, l'attaqua. Celui-ci éprouva le vif désir de s'emparer de Valence, alors il la bloqua rigoureusement et lui fit subir un siège formidable. Il coupa ses approvisionnements, dressa des mangonneaux, mina les remparts et priva la population de nourriture. On mangea des rats, des chiens et des cadavres. Les gens en vinrent à manger d'autres gens, lorsque l'un d'eux mourait, on le mangeait. Les tourments endurés atteignirent un degré insupportable. Ibn 'Alqama a composé sur ces événements et sur ce siège un livre qui tire des pleurs au lecteur et laisse pantois tout être sensé. »

66. Sans qu'il soit possible de déterminer avec précision la date de rédaction du Fragment B, il est certain en tout cas qu'elle n'est pas antérieure à la reprise de Valence par les Almoravides en 495/1102 (voir Fragment B, dans Ibn 'Idārī, *Bayān*, III, É. Lévi-Provençal (éd.), p. 306).

Dans cette proposition, le syntagme fondamental, au sens où il fonde la suite du discours, est أخذ بلنسية, « la prise de Valence », qui sonne comme un scandale : comment concevoir, en effet, que tombe aux mains de ce maudit Campeador⁶⁷ une ville que les poètes du temps considèrent comme « la plus splendide » de toutes (أسنى البلاد)⁶⁸ et qu'ils dépeignent à l'image d'un « paradis » (جنة) où « coule la source de vie » (وعين الحياة بها جارية)⁶⁹ – cela malgré ses nombreux défauts : cherté de la vie, menace chrétienne, guerre, *fitna*, faim, ordures et... moustiques⁷⁰ ? Il ne faudrait d'ailleurs pas trop s'arrêter à ces désagréments (مكاره)⁷¹, eussent-ils été réels et sans doute fort insupportables. Car comme l'explique le *ḥadīṭ*, « le paradis est enveloppé de désagréments et l'enfer de plaisirs⁷² ». Aussi, quand Ibn 'Ammār laisse éclater sa rancœur contre la ville rebelle⁷³ dans un long poème qui débute par النار في سواء النار * أن قد تدلت جنة * « Annonce la nouvelle à Valence, qui fut un paradis, qu'elle pend à présent au niveau de l'enfer⁷⁴ », il use d'une antithèse polémique qui, certes, fustige à ses yeux la dégringolade de la ville, mais ne remet pas en cause sa nature paradisiaque. Car pour le dire autrement, il n'y a pas de roses sans épines : le paradis se mérite, il faut le gagner⁷⁵.

Mais serait-il possible de le perdre, de perdre Valence ? Le style qui, jusqu'alors, ne cherchait pas à briller d'un éclat quelconque, sauf lorsqu'il s'était agi de rappeler les turpitudes du roi al-Qādir⁷⁶, change de registre de manière à justifier les pleurs du lecteur et l'abasourdissement de tout être sensé. Sur le plan de l'information, il n'est pourtant pas dit grand-chose : siège et blocus sévères ; catapultages, travaux de sape ; famine subséquente, avec son lot de transgressions

67. Cf. la formule d'exécration, Ibn 'Idāri, *Bayān*, III, É. Lévi-Provençal (éd.), p. 306 : القنيطور لعنه الله.

68. Tercet d'Ibn al-Zaqqāq (m. 1133 ou 1135), vers 1, cité dans al-Maqqarī, *Nafh al-ṭīb*, I, p. 180.

69. Distique du même, cité dans Yāqūt, *Mu'ğam al-buldān*, I, p. 491. Voir également le tercet d'Ibn Ḥarīq (m. 1225), vers 3, cité dans al-Maqqarī, *Nafh al-ṭīb*, I, p. 181 (قل هي جنة), ainsi que le vers attribué à Abū Ġā'far b. Mas'ada (x^e siècle), p. 179, où Valence est qualifiée de « Paradis sur terre » (الفردوس في الدنيا).

70. Voir al-Maqqarī, *Nafh al-ṭīb*, I, p. 179-180 ; Yāqūt, *Mu'ğam al-buldān*, I, p. 491.

71. Abū Ġā'far b. Mas'ada, cité dans al-Maqqarī, *Nafh al-ṭīb*, I, p. 179. Je retiens la leçon de Wright, 1855, p. 110 (voir la note e).

72. حُفَّت الْجَنَّةُ بِالْمَكَارِهِ وَحُقَّتِ النَّارُ بِالشَّهَوَاتِ : Muslim, *Musnad*, p. 1298, n° 2822 ; une version légèrement différente figure dans le *Ṣaḥīḥ* d'al-Buḥārī, p. 1613, n° 6487.

73. Installé à Murcie au nom du roi de Séville al-Mu'tamid, Ibn al-'Ammār ne tarda pas à se comporter en véritable souverain. Il n'est pas exclu que, durant son gouvernorat (vers 471-474/1078-1081), il ait songé à prendre le contrôle de Valence où s'était réfugié Muḥammad Ibn Ṭāhir, l'ancien émire de Murcie. On sait que Valence avait exercé sa tutelle sur Murcie durant le règne de 'Abd al-'Azīz al-Manṣūr, approximativement entre 430/1039 et 440/1048. Puis, plus tard, à partir des années 540-541/1146-1147, le destin des deux villes est à nouveau lié au sein de l'état levantin initié par le *qā'id* Ibn 'Iyād et concrétisé par Ibn Mardaniš. Sur l'ensemble de la période, voir Guichard, 1990, I, en particulier les p. 57-79, 101-103 et 110-115.

74. Cité dans Ibn Ḥāqān, *Qalā'id*, p. 155.

75. On trouvera un florilège de vers sur Valence, tantôt laudatifs, tantôt satiriques, ou les deux à la fois, dans al-Maqqarī, *Nafh al-ṭīb*, I, p. 179-181 ; Yāqūt, *Mu'ğam al-buldān*, I, p. 490-491. Pour une déclaration d'amour à la ville au « corps le plus doux » (جسمها الأنعم), voir la lettre d'Ibn Ṭāhir reproduite par Ibn Bassām, *Dahīra*, III, p. 101-102. À noter la proximité étymologique, dans le choix du qualificatif, avec les mots نعمة et نعيم, qui renvoient tous les deux aux joies du paradis (جنة النعيم). Voir également Clément, 2002, p. 60-62.

76. Brève série de trois unités rythmiques avec rime en *-an* et allitération en *r* : Fragment B, dans Ibn 'Idāri, *Bayān*, III, É. Lévi-Provençal (éd.), p. 305.

(charognage et nécrophagie). Le tableau est terrible, mais hélas banal et convenu, il pourrait s'appliquer à quantité de sièges similaires⁷⁷. Par conséquent, la tension résulte moins des faits eux-mêmes, au demeurant à peine esquissés, que de la façon de les raconter.

Reprenons l'analyse du texte. Le narrateur procède par étapes, consciemment ou non, quoique nous puissions lui faire crédit qu'il sait ce qu'il fait. أخذ بالنسية, « la prise de Valence », le coup de cymbale est porté en écho par deux unités rythmiques quasi exactement symétriques, constituées de la série < particule de coordination + verbe + pronom complément féminin singulier + maf'ul mutlaq + na't >, ce dernier de schème fa'il et formant la clausule avec rime en -an (ou assonance ab/a, si l'on veut respecter le waqf), l'ensemble obéissant à une allitération presque totale en a : فضايقها مضايقة شديدة وحصرها حصرًا عظيمًا. La construction < verbe + maf'ul mutlaq > renforce dans chaque unité la répétition des mêmes consonnes. Bref, il s'agit de sağ' de bonne facture qui produit, par les procédés que je viens de détailler, un effet de boucle ou de circularité apte à traduire à la fois l'encerclement de la ville et le sentiment que la belle Valence ne pourra pas échapper à l'appétit du comte.

On passe donc aux sévices et le sağ' semble s'installer avec, à nouveau, deux unités rythmiques terminées par une clausule isomorphe et rimée : وقطع عنها المرافق ونصب المجانيق. Puis, le discours se détend et revient à la prose simple, du moins en apparence : ونقب الأسوار وعدم الناس والطعام وأكلوا الفيران والكلاب والجيايف. Or ce qui se dit là est violent : la ville est doublement forcée, matériellement et biologiquement, elle est acculée à l'horreur. En fait, un examen plus attentif révèle que le sağ' s'est mué en prose métrique. Si l'on procède, en effet, à l'analyse quantitative du passage, on s'aperçoit que les propositions qui le constituent s'articulent autour d'un iambe ou watid mağmū' (◡ -) au sein d'une séquence prosodique qui n'est pas sans évoquer les mètres rağaz (pied : x x < ◡ - >) et wāfir (pied : < ◡ - > - - ou < ◡ - > ◡ ◡ -), selon que l'on considère que le watid est en position finale ou initiale⁷⁸.

Scansion sur le modèle du mètre rağaz (pied : x x < ◡ - >) avec le watid en position finale et une épenthèse de fin au premier pied⁷⁹ de chaque « vers » (x x < ◡ - > / * *)⁸⁰ :

77. Voir, par exemple, le siège de Cordoue par les Berbères en 1011, au cours duquel les gens en furent réduits à consommer le sang des abattoirs, de la chair de bête morte (mayta), c'est-à-dire non abattue rituellement ; voire, en prison, le cadavre d'un codétenu (Ibn 'Iḍārī, Bayān, III, É. Lévi-Provençal (éd.), p. 106). Le chroniqueur énumère d'autres transgressions : consommation ostensible du vin, licence sexuelle et homosexualité non cachée. Cette suspension de la loi à l'occasion des sièges mériterait une étude qu'il n'est pas lieu d'entreprendre ici.

78. Dans le rağaz, le vers se compose de trois pieds sans césure. Dans le wāfir, il est de deux hémistiches de trois pieds chacun.

79. Dans la métrique classique, l'épenthèse, c'est-à-dire l'introduction de variables extramétriques, ne peut intervenir qu'en début ou qu'en fin d'hémistiche, selon des conditions très strictes. Rappelons donc qu'il ne s'agit pas, dans le passage analysé, de poésie formelle mais de prose métrique. Pour les explications techniques, on consultera Bohas, Paoli, 1997.

80. Les barres simples / séparent les « pieds » et les barres doubles // les propositions. L'astérisque * signale les variables extramétriques. Le x minuscule indique une syllabe variable indifféremment brève ou longue (◡ ou -), le X majuscule une syllabe variable pouvant être réalisée comme deux brèves (◡ ◡) ou comme une longue (-). La règle du waqf a été appliquée en fin de syntagme.

wa/na/qa/bal/ʾas/wār // wa/ʿa/da/man/nā/saṭ/ta/ʿām //
 ∪ ∪ < ∪ - > / - - // ∪ ∪ < ∪ - > / - - < ∪ - > //
 wa/ʾa/ka/lāl/fī/rā/na/wal/ki/lā/ba/wal/ġi/yāf //
 ∪ ∪ < ∪ - > / - - / ∪ - < ∪ - > / ∪ - < ∪ - > //

Scansion sur le modèle du mètre *wāfir* (pied: < ∪ - > X -) avec le *watid* en position initiale, une épenthèse de début (* * / < ∪ - > - -), puis un abrégement de voyelle et/ou un effacement (< ∪ - >) en fin d'« hémistiche » :

∪ ∪ / < ∪ - > - - // ∪ ∪ / < ∪ - > - - / < ∪ - > //
 ∪ ∪ / < ∪ - > - - / ∪ - / < ∪ - > ∪ - / < ∪ - > //

On note, par ailleurs, une allitération en *a* dans les deux premières propositions et une triple isophonie vocalique de schème *fīʿāl / fīʿāl* dans la dernière. La contrainte quantitative et phonétique explique très probablement le choix du pluriel aberrant *جياف* à la place de *جيف* ou de *أجياف*, même si l'on ne saurait exclure qu'il s'agit d'un dialectalisme maghrébo-andalou⁸¹ – ce qui, de toute façon, ne change rien à l'affaire.

La suite apparaît également prosaïque d'un point de vue superficiel, bien que son contenu atteigne un sommet dans l'horreur (les gens mangent les morts) : *إلى أن أكل الناس الناس ومن مات منهم أكلوه فيبلغ الناس من الجهد ما لا يطيقون*. Or l'analyse révèle, à nouveau, que les propositions s'articulent autour d'un *watid maġmūʿ*, mais en produisant cette fois-ci une série d'unités rythmiques qui relèveraient, en prosodie, des mètres *muḍāriʿ* (pied: < ∪ - > x x), *ṭawīl* (pied: < ∪ - > x), *raġāz* (pied: x x < ∪ - >) et *mutadārik* (pied: x < ∪ - >), formant alternativement des « hémistiches » et des « demi-hémistiches »⁸² :

ʾi/lā/ʾan/ʾa/ka/lan/nā/sun/nās // wa/man/mā/ta/min/hum/ʾa/ka/lāb //
 < ∪ - > - ∪ / < ∪ - > - - / * // < ∪ - > - / < ∪ - > - ∪ / * * //
 <----- muḍāriʿ-----> <----- ṭawīl ----->

81. Cf. Pedro de Alcalá, *Vocabulista arauigo* : sous les entrées *mortezino cuerpo* et *mortezina cosa*, il est donné *gīfa* au singulier et *giēf* au pluriel, avec le signe conventionnel d'allongement de la voyelle sur le *e*. En revanche, le *Vocabulista in arabico*, ne connaît que la forme *جيفة* pl. *جيف* : voir p. 274 (sous l'entrée *cadaver*) et p. 483 (sous l'entrée *morticinum*). Ibn Manẓūr donne uniquement les pluriels *جيف* et *أجياف* (*Lisān al-ʿArab*, s. v.). Voir également Dozy, 1881, I, p. 239, avec un exemple de la forme *جياف* tiré des *Hulal al-mawšīyya*.

82. Dans le *muḍāriʿ*, l'hémistiche est composé de deux pieds. Il est de quatre pieds dans le *ṭawīl* et le *mutadārik*. On rappellera que le paradigme peut être sujet à des altérations, notamment par réduction : suppression d'un pied dans chaque hémistiche (*ġuzʿ*) ou d'un hémistiche entier (*šatr*). Ainsi, un vers de deux pieds sur le mètre *raġāz* est un *raġāz maġzūʿ*, ce qui correspond dans les mètres composés de deux fois quatre pieds à un demi-hémistiche. Pour une première approche de la métrique arabe classique, voir Silvestre de Sacy, 1831, II, p. 615-697 ; Brunschvig, 1937, p. 325-344 ; Weil, 1958, p. 667-677.

fa/ba/la/ġan/nā/su/mi/nal / ġah/di/mā/lā/ya/tī/qūn //
 ٠ ٠ ٠ ٠ - > / - ٠ ٠ ٠ ٠ - > / - < ٠ ٠ - > / - < ٠ ٠ - > / * //
 <----- raġaz -----> <---- mutadārik ---->

On retrouve l'allitération en *a* sur toute la séquence, renforcée par la triple répétition du mot الناس ainsi que par l'isophonie vocalique entre مات et ناس, et on relève une assonance en *ū* à la clause des deux groupes de quatre « pieds », lesquels forment chacun une unité de sens complète : أكلوه ويطيقون. Ce dernier verbe, à la quatrième forme, annonce les deux autres de schème identique par lesquels le passage arrive à son terme en même temps que la tension se résout sur le plan affectif : يبكي القارئ ويذهل العاقل. Et de même que les larmes s'épanchent en une sorte de libération ahurie, la prose métrique s'efface, après la pause prosaïque renvoyant à la relation d'Ibn 'Alqama pour des détails qu'on imagine insoutenables, devant le retour du saġ', d'abord ébauché par deux syntagmes interchangeable avec rime en *rihā* (في أمرها/وحصارها), puis clairement affirmé par la double isomorphie morphologique entre يبكي et ويذهل d'un côté, القارئ et العاقل de l'autre (avec allitération en *q-l/q-r*, soit *q* + liquide alvéolaire).

La structure narrative du récit est donc celle d'une montée en tension (exposition, siège rigoureux, famine extrême, déshumanisation), suivie d'un temps d'apesanteur après le climax de l'horreur (renvoi à Ibn 'Alqama) et du relâchement final (pleurs, hébétude). Sa structure prosodique est strictement parallèle : prose simple (exposition), saġ' (siège), prose métrique (famine et ses conséquences), prose simple (pause), saġ' (relâchement).

On pourrait objecter que la structure prosodique est accidentelle, que la présence des *watid maġmū'* et leur agencement au sein de « pieds » sont le fruit du hasard, qu'un autre découpage des séries de syllabes courtes et longues aboutirait à un résultat non probant du point de vue métrique. Néanmoins, il suffit de lire le passage à haute voix pour se rendre compte qu'il se passe quelque chose, que le texte se prête de lui-même à la scansion, qu'une architecture rythmique le soutient, que période oratoire et rythme quantitatif coïncident, bref qu'il n'y a rien d'aléatoire dans le travail d'écriture.

Maintenant, l'auteur du Fragment B a-t-il choisi d'écrire ainsi à dessein, ou du moins en conscience de ce qu'il faisait ? C'est possible mais non certain. En effet, tout écrivain qui tend vers le style tend *ipso facto* vers le saġ', c'est devenu après l'an mille la référence en matière d'écriture littéraire. Et tout lettré, fût-il modeste, possède la capacité de versifier, ne serait-ce que sur le mètre raġaz, cet *himār al-šu'arā'* (bourricot des poètes) dont le trottement confortable devait servir par la suite à la composition d'un grand nombre de poèmes didactiques. Par conséquent, le saġ' et les unités métriques de la poésie s'infiltrèrent sans difficulté dans la prose. Or ce qu'on doit retenir, ce n'est pas tant le phénomène en lui-même ou la volonté de l'auteur d'écrire de telle ou telle façon, que le résultat, c'est-à-dire la corrélation entre le fond et la forme, leur parallélisme. Ce qui signifie, en corollaire, que si le fond dicte la forme, la forme est susceptible, à son tour, de réagir sur le fond *puisqu'il y a contrainte stylistique* et que le contenu (la donnée historique) doit s'adapter au contenant (le discours historiographique).

Il faut en tenir compte au moment de l'extraction des données. Ibn al-Ḥaṭīb résume ainsi la prise de Tolède par Alphonse VI (je visualise par des barres de séparation les unités rythmiques et euphoniques) :

واقتضاه الطاغية الوعد \ وسلبه الله النصر والسعد \ وهلكت الذمم \ واستوصلت الرمم \ ونفذ عقاب الله في أهلها
 \ جاحدي الحقوق \ ومتعودي العقوق \ ومقيمي أسواق الشقاق والنفاق \ والمثل السائر في الآفاق \ ولم تطل مدته
 شطر السنة \ حتي ملك الطاغية طليطلة⁸³.

Je ne pense pas qu'il soit possible d'accorder à ce passage plus de véracité qu'à la description de la bataille de Waterloo par Victor Hugo. La désobéissance (العقوق) des Tolédans est déclenchée, prosodiquement, par le besoin de symétrie avec la copule précédente, الحقوق (les vérités de la religion). De même, le binôme que forment les mots الشقاق (la sécession) et النفاق (l'hypocrisie) n'a de sens que du point de vue stylistique dans une série encadrée par الأسواق (les marchés) et الآفاق (les horizons), et non sur le plan historiographique. On aura noté, en outre, l'allitération en ق introduite par العقاب (le châtime) et réamorcée par مقيمي (habitues). Autre allitération remarquable, celle en ط de la dernière phrase (تطل - شطر - طاغية - طليطلة) peut-être provoquée par le nom de la ville aux deux ط dont la chute constitue celle de l'histoire (et qui redouble la séquence طل annoncée dans le verbe initial تطل).

Par ailleurs, sur le plan du discours, et ici du discours édifiant, le texte d'Ibn al-Ḥaṭīb s'inscrit dans le paradigme institué par le Coran à propos de la bataille d'Uḥud (625), à savoir qu'une défaite musulmane est l'effet de la punition divine infligée aux *munāfiqūn*, c'est-à-dire aux mauvais musulmans⁸⁴. Il ne fait guère de doute, alors, que le mot *nifāq*, *maṣḍar* du verbe *nāfaqa* dont le terme coranique est le nom d'agent (اسم الفاعل), constitue l'origine, à proprement parler⁸⁵, des traits phonétiques qui structurent le passage (assonances, allitérations). Il est également leur point d'aboutissement, uniquement prolongé par l'écho du très évocateur *āfāq*, avec ses deux ā long pour voyelles, qu'on peut assimiler à la fois au point d'orgue achevant la série prosodique et au point de fuite nécessaire à la perspective rhétorique.

83. Ibn al-Ḥaṭīb, *A'māl*, p. 181. Le pronom affixe masculin singulier renvoie au roi de Tolède al-Qādir bi-llāh Yaḥyā Ibn Dī-l-Nūn. Traduction : « Le Tyran le rappela à son engagement et Dieu le priva d'aide et de bonne fortune. Les protections [dont il jouissait] furent anéanties, les cordes [le maintenant] furent arrachées, le châtime divin fut accompli sur les gens de Tolède, eux qui avaient rejeté les vérités de la religion, eux les accoutumés de la désobéissance, eux qui avaient ouvert les marchés où se vend la sécession et l'hypocrisie, et donné matière à proverbe jusqu'aux quatre horizons. Il ne s'écoula pas un semestre que le Tyran prenait possession de Tolède ».

84. Coran, III, 138-174, plus spécialement 165-167.

85. Le terme مصدر, que les grammairiens arabes utilisent pour désigner le nom d'action du verbe, est un nom de lieu (اسم مكان) dérivé du verbe صدر, qui signifie « remonter de l'abreuvoir, émaner, paraître ». Le *maṣḍar* est donc « l'origine du mot d'où proviennent les dérivés des verbes » (al-Azharī, *Tahḍīb*, XII, p. 135 ; repris dans Ibn Manẓūr, *Lisān al-'Arab*, sous la racine ṢDR).

Par conséquent, eu égard à ces fortes contraintes idéologiques et littéraires, on est en droit de s'interroger sur la valeur qu'il convient d'accorder à la seule donnée *a priori* factuelle, c'est-à-dire la durée du siège⁸⁶.

La marge de liberté de l'écrivain

Qu'il note méticuleusement ce dont il a été témoin, ou qu'il transcrive ce qu'un témoin lui a raconté, ou qu'il recopie ce qu'il a lu, ou qu'il le paraphrase, ou qu'il le reformule, ou qu'il synthétise cette matière, qu'il la condense, ou encore qu'il la reconstitue, qu'il l'imagine, qu'il l'invente, et aussi qu'il oublie, qu'il se trompe, et même qu'il trompe pour diverses raisons, l'auteur n'est pas tenu par la nécessité de restituer les choses telles qu'elles sont dans leur réalité ontologique (qui le pourrait, d'ailleurs ?), il procède comme il l'entend et il dit ce qu'il veut bien dire. C'est à ce moment que les contraintes que je viens d'évoquer sont activées si elles doivent l'être. De virtuelles, elles deviennent effectives, mais chacune en fonction d'un dessein qui lui est particulier. Il en résulte une marge de liberté au sein du même texte, qui s'établit en fonction du type de données que l'auteur entend privilégier, ou de son projet d'écriture ; et bien sûr entre les textes de différents auteurs et de différentes périodes.

On aura noté, par exemple, que la liste des aliments de survie consommés par les Valenciens varie d'une source à l'autre :

- Ibn 'Alqama, témoin le plus proche des événements, distingue selon les catégories sociales. Les puissants (أهل الجاه) ont toujours disposé de quoi manger à peu près normalement en y mettant le prix : blé, orge, graines de lin, fromage, oignons, légumes verts, œufs, viande de mulet en début de période. Blé, orge, fromage, œufs, ponctuellement viande de cheval dans les derniers temps. Qu'on ait constamment vendu des œufs, même à un prix astronomique, implique l'existence de poules qui n'ont pas été dévorées⁸⁷. Les gens du peuple essayaient de subsister avec les dépouilles d'animaux de boucherie (indice, à nouveau, qu'on avait pu préserver du bétail pour les riches), de la résine et des bâtons de réglisse – ce qui, je l'ai dit, ne constitue pas une diète très durable. Les miséreux faisaient leur affaire des rats, des chats et des cadavres humains⁸⁸.
- Ibn Bassām, contemporain des faits, ne dit rien sur le sujet.
- L'auteur du Fragment B, qui a vécu peut-être à une époque encore rapprochée des événements, parle de rats, de chiens, de cadavres animaux et humains⁸⁹. C'est-à-dire qu'il

86. On l'a dit, elle n'est pas inférieure à 6 mois, mais supérieure à 8.

87. On admet que des œufs préalablement rendus étanches à l'air et aux bactéries au moyen d'une technique d'enrobage (par exemple au lait de chaux ou à la pâte de sel) peuvent se conserver d'une année sur l'autre s'ils sont maintenus à température fraîche (7 à 8°C). Compte tenu du climat de la région valencienne (étés chauds et hivers doux), surtout durant ce qu'il est convenu d'appeler le Petit Optimum Médiéval (POM, 950-1250) ou l'Anomalie climatique médiévale (MWP, 550-1300), caractérisée par des températures élevées, il est peu probable que la conservation des œufs ait été possible sur une aussi longue période.

88. Ibn 'Idārī, *Bayān*, IV, I. 'Abbās (éd.), p. 38-39.

89. Fragment B, dans Ibn 'Idārī, *Bayān*, III, É. Lévi-Provençal (éd.), p. 305.

- retient le plus choquant, le plus attendu (il s'agit en effet d'un topos – ce qui ne signifie pas que celui-ci est sans rapport avec la réalité ; mais il en offre une vision dramatisante).
- Ibn 'Idārī fournit deux listes, celle d'Ibn 'Alqama et une autre, bien plus courte, dont l'origine n'est pas indiquée⁹⁰ : morceaux de peau, bêtes de somme (on pense à la viande de mulet dont Ibn 'Alqama donne le cours et au cheval que fit abattre Ibn Rutbayr) et autres aliments sur lesquels on aurait aimé avoir des informations (à moins qu'il ne s'agisse des habituels rats, chats, chiens, etc.).
 - Les *Ḥulal al-mawšiyya*, tout comme Ibn al-Ḥaṭīb, ne disent rien sur la question.
 - Ibn al-Kardabūs se contente de mentionner que le rat se négociait au prix d'un dinar⁹¹. Il est difficile de savoir d'où provient cette information, qu'il est le seul à donner. L'a-t-il extrapolée de famines dont il aurait été le témoin ou dont il aurait entendu parler, en ce XII^e siècle particulièrement désordonné dans l'Ifriqiya où il vit (conquêtes normande et almohade, incursions hilaliennes, conflits locaux)⁹² ?

Certes, la famine valencienne ne saurait être mise en doute. Mais l'appréciation de son intensité est peut-être une affaire de perception (ou d'imagination). Surtout, elle dépend de l'effet dramatique recherché. Dans tous les cas, elle tend à se conformer à un modèle établi : durant les famines, on mange les chats et les rats, éventuellement les morts⁹³. Il est rarement question des nourritures végétales (herbes, bulbes, racines, écorces, etc.)⁹⁴, seul Ibn 'Alqama les mentionne vaguement. Mais il est vrai que la ressource est peu abondante en ville et donc s'épuise rapidement. En revanche, il n'est pas fait mention des grains autres que le blé et l'orge. Quid du riz, pourtant produit localement, quid des légumineuses (pois, pois-chiches, lentilles, fèves) ? Quid également des figues, des raisins secs, des olives, des caroubes ? Toutes ces denrées, facilement stockables, se conservent longtemps. Quid, encore, du combustible pour la cuisine (bois, charbon de bois) ? Finalement, dans la famine provoquée par le siège, on ne voit que le manque de denrées d'origine animale et la consommation de viandes immondes.

Ce qui ne saurait surprendre. N'oublions pas que l'auteur et le lecteur appartiennent tous les deux à l'élite, celle qui mange de la viande et méprise une plèbe capable, à ses yeux, de toutes les abjections.

90. Ibn 'Idārī, *Bayān*, IV, I. 'Abbās (éd.), p. 33.

91. Ibn al-Kardabūs, *Iktifā'*, p. 103.

92. Voir Idris, 1962, I, p. 303-406.

93. L'histoire est vieille comme le monde, de l'Italie des guerres gothiques à la Chine du Grand Bond en avant, en passant par l'URSS des années 1921-1922 : voir Procope de Césarée, *Histoire des Goths*, II, 20, p. 2-3 ; Bonnasia, 1989, p. 1035-1056 ; Werth, 2001 ; Cruveillé, 2015.

94. Pour le Maroc moderne, voir Rosenberger, Triki, 1973 ; 1974 ; Rosenberger, 1980, p. 477-503.

Quelques motifs récurrents

Le thème de la ville assiégée permet à l'écrivain d'inclure au triptyque pénurie-cherté-famine des motifs secondaires. On peut citer d'abord celui de la déloyauté (ruse, trahison, lâcheté). En 1091, les Almoravides pénètrent dans Séville parce que les défenseurs des remparts et des portes ont abandonné leur poste⁹⁵. À Cordoue, en 1236, « les chrétiens enlevèrent par la ruse le [faubourg] oriental » de la ville « en raison de la négligence des vigiles⁹⁶ ». Le rédacteur castillan de la *Crónica general* développe à plaisir le motif en ajoutant à la négligence des soldats musulmans (« *et non oyeron boz ninguna de velar, ca dormien todos et tenielos presos la fortaleza del suenno* »)⁹⁷ la complicité de certains d'entre eux avec les assaillants : « *Et aquel moro que de que uos ya dixiemos, conosco en la palabra a Aluar Colodro, et apretol la mano con la suya, et dixol a la oreia: – Yo so de aquellos que tu sabes, puna de te uengar destos otros, et yo te ayudare*⁹⁸. »

Autre motif : l'accident, c'est-à-dire la fatalité se substituant au sabre de l'ennemi, lorsque le récit trouve son épilogue dans une chute fatale. Fuyant Oran assiégé par les Almohades et sa citadelle en flammes, le roi almoravide Tāšfin b. 'Alī joue de malchance. De ses trois compagnons d'échappée, l'un tombe de cheval et périt dans le brasier, le deuxième meurt d'hébétude quelques jours plus tard après avoir rampé au milieu des cadavres et le troisième, le seul à en réchapper, perd malgré tout sa barbe, grillée en même temps que la crinière et la queue de son cheval. Quant au roi :

Le pied de la jument de Tāšfin, qu'il appelait Rīhāna, glissa et l'animal chuta dans un profond précipice, l'animal se broyant le cou. Tāšfin mourut de cette chute la nuit du 27 ša'bān de l'année en question⁹⁹.

La fin du roitelet de Ronda Abū Naṣr Futūḥ Ibn Abī Qurra, en 1065, combine le motif de la chute de cheval et celui de la trahison. Il ne s'agit pas ici d'un siège, l'agresseur (en l'occurrence le roi de Séville al-Mu'taḍid Ibn 'Abbād) agissant par d'autres moyens, en l'occurrence de l'intérieur, grâce à un complot monté par ses soins. Mais le scénario est identique : échappant de justesse aux poignards des conspirateurs emmenés par « un certain Ibn Ya'qūb, veilleur de nuit à la citadelle », Abū Naṣr Futūḥ ne trouva pour le porter « qu'un mulet au tempérament

95. Ibn al-Labbāna, cité dans al-Maqqarī, *Naḥḥ al-ṭīb*, IV, p. 216. Auparavant, une partie de l'entourage d'al-Mu'tamid l'avait trahi (p. 215).

96. Ibn Abī Zar', *Rawḍ al-qirtās*, p. 362.

97. *Primera crónica*, chap. 1046, p. 730, col. g., l. 8-10. Traduction : « Et ils n'entendirent aucune voix en montant la garde car ils dormaient tous, prisonniers de la forteresse du sommeil. »

98. *Primera crónica*, chap. 1046, p. 730, col. d., l. 4-9. Traduction : « Et ce Maure dont nous vous avons parlé se fit reconnaître par Alvar Colodro grâce au mot de passe et, lui serrant la main, lui dit à l'oreille : – Je fais partie de ceux que tu sais, je vais tâcher de te venger de ces autres-là et je t'aiderai. »

99. Soit la nuit du 21 au 22 février 1145. Ibn 'Idārī, *Bayān, Qism al-Muwaḥḥidīn*, p. 21 (citant Ibn Baḡīr). Une citation tronquée d'Ibn Ṣāḥīb al-Ṣalāt (*al-Mann bi-l-imāma*, p. 20) indique le mois de ramaḍān, ce qui reporterait la mort de Tāšfin à la nuit du 22 au 23 mars.

fantasque, de sorte qu'il chuta sur un rocher compact, se brisa [les os] et mourut ». Tout y est : la sournoiserie de l'adversaire, la clandestinité, le vigile traître, la mort frôlée de près une première fois, la fuite, la monture défaillante, la chute, la mort.

Les scènes de violences envers les femmes font également partie du spectacle. Vers la fin des années 1050 (la date n'est pas indiquée), une coalition placée sous le commandement du roi de Grenade Bādīs b. Ḥabbūs investit une place forte (*ḥiṣn*) de la taifa de Morón¹⁰⁰ :

Ils combattirent à la façon des Infidèles. Finalement, ils enlevèrent [la forteresse] de vive force. Ils tuèrent alors tous les hommes, jusqu'au dernier, franchirent les bornes de ce qui est admissible et assassinèrent les jeunes filles impubères au point que, nues et en pleurs, le sang ruisselait jusque sur leurs pieds. Les [soldats] noirs et les gens de la piétaille enlevèrent les femmes [plus âgées], leurs tentes en étaient pleines, jusqu'à ce que Bādīs, au bout de trois jours, mette un terme aux violences qu'elles subissaient. [Les soldats] les chassèrent alors, [complètement] nues, sans [même de] chaussures [à leurs pieds]. Les femmes de la forteresse partirent en direction des différents villages et places fortes [de la région]¹⁰¹.

Pas de date, pas de nom de lieu, seulement l'image des atrocités. On dirait que le chroniqueur – il s'agit pourtant d'Ibn Ḥayyān, d'ordinaire plus méticuleux – est subjugué par ce qu'il « voit » au point d'en oublier le reste.

Autre exemple, moins sadien¹⁰², à propos du deuxième siège de Valence, celui de l'automne 1094, lorsque les Almoravides tentèrent de reprendre la ville :

Quand les armées s'installèrent pour [l'investir], le Maudit (le Cid) s'en prit aux femmes et aux enfants des musulmans pauvres qu'il expulsa vers le camp [almoravide] en leur disant : – Rejoignez ceux de votre communauté ! Les femmes tombèrent entre les mains des [soldats] noirs, des palefreniers et des vendeurs de bas étage, qui les enlevèrent et abusèrent d'elles. On ne fit pas remonter ces agissements au *ṣāḥib al-ḡayṣ* (prévôt général des armées)¹⁰³ en sorte que la situation fût corrigée et le comportement répréhensible interdit¹⁰⁴.

Réalité ? Cliché ? Il est frappant de constater la similitude entre les deux récits : le chef qui tarde à intervenir pour faire cesser le crime (sinon, il n'y aurait pas grand-chose à raconter) ; les coupables, soldats noirs et gens du petit peuple (car on ne prête qu'aux riches – ou plus exactement, aux pauvres, cette populace qu'on croit capable de tous les excès). Une telle similitude est d'autant plus remarquable que les auteurs sont différents, Ibn Ḥayyān dans le premier passage, Ibn 'Idārī dans le second – ou, en le disant autrement, un historien rédigeant

100. Cette coalition comprenait les armées de Grenade, Cordoue, Ronda et Carmona.

101. Ibn Ḥayyān, dans Ibn 'Idārī, *Bayān*, III, É. Lévi-Provençal (éd.), p. 269.

102. Cf. *La nouvelle Justine*, chap. 3, et surtout *Les 120 journées de Sodome*, troisième partie.

103. C'est ainsi que je comprends le terme, par analogie avec celui de *ṣāḥib al-madīna*.

104. Ibn 'Idārī, *Bayān*, IV, I. 'Abbās (éd.), p. 35.

au plus près la chronique de son temps et un compilateur-épitomiste rassemblant en un seul livre, comme il le dit¹⁰⁵, l'histoire multiséculaire de l'Occident musulman. On peut donc avancer l'hypothèse qu'il existait des poncifs, au sens technique du terme, pour chaque type d'événement, ici le viol de femmes musulmanes, qu'il suffisait à l'écrivain de colorier en fonction de l'époque, du contexte ou d'intentions particulières. Ainsi, le très légitimiste Ibn Ḥayyān¹⁰⁶ force le trait à l'encontre des soldats du roi berbère Bādīs (le souverain de Grenade a de toute façon mauvaise presse auprès des historiens à cause de l'oisiveté et de l'alcoolisme qui lui sont imputés, et surtout parce qu'il abandonna le gouvernement de son royaume au *wazīr* juif Yūsuf Ibn al-Nagrālla)¹⁰⁷. Tandis qu'Ibn 'Idārī le Marocain (al-Marrākuṣī)¹⁰⁸ dédouane le *ṣāhib al-ğayš*, c'est-à-dire un haut responsable faisant partie de l'entourage immédiat du commandant en chef de l'expédition, l'émir Abū 'Abd Allāh, lui-même cousin germain utérin de Yūsuf b. Tāšfīn¹⁰⁹ (et, à ce titre, d'une rectitude au-dessus de tout soupçon), au motif peu crédible qu'on lui aurait caché les horreurs qui se passaient dans l'armée dont il avait justement pour fonction d'assurer la police...

Conclusion

Répondant à un projet d'écriture, ciblant un lectorat, construisant un récit, procédant à des choix, usant d'artifices littéraires, répliquant les poncifs, l'historien produit un objet soumis à de fortes contraintes. Se pose alors la question du rapport du texte historiographique à la réalité historique, pour autant que celle-ci existe – en tous cas, de sa fiabilité, y compris factuelle. Une question d'autant plus délicate que le recoupement de l'information n'est pas toujours possible. En effet, par le jeu des citations, des paraphrases, des abrégés, c'est souvent le même matériau qui circule d'un auteur à l'autre et sur de longues périodes. Pour rédiger son *Muqtabis* (ou *Muqtabas*), au titre significatif (l'*Emprunteur*, ou l'*Emprunté*, selon la leçon privilégiée), Ibn Ḥayyān assemble et condense la matière qu'il a prélevée chez plus d'une vingtaine d'auteurs (dont 'Arīb b. Sa'd, Ibn al-Qūṭīyya et al-Rāzī père et fils)¹¹⁰. Lui-même figure parmi

105. Voir *supra*.

106. Sa famille était attachée de longue date à la dynastie omeyyade et son père occupa la charge de *kātib* auprès d'Ibn Abī 'Āmir al-Manṣūr. Lui-même professait de vigoureuses opinions pro-omeyyades. Ibn Ḥayyān attribue la désintégration du califat, qu'il déplore, à ce qu'il appelle « l'abominable et très noire *fitna* berbère » (prologue du *Matin*, dans Ibn Bassām, *Daḥīra*, I, p. 576). Voir la préface de Maḥmūd 'Alī Makkī à son édition de la partie du *Muqtabas* consacrée aux années 232-238/846-843 (p. 7-113), plus spécialement les p. 90-100. Voir également García Gómez, 1946, p. 395-423; Clément, 1997, p. 83-85.

107. Voir Idrīs, 1964, p. 64-96; Wasserstein, 1985, p. 205-209; Clément, 1997, p. 188-189; ainsi que les références documentaires et bibliographiques mentionnées dans ces travaux.

108. Il écrit sous la « bienheureuse dynastie mérinide » (Ibn 'Idārī, *Bayān*, I, G. S. Colin et É. Lévi-Provençal (éd.), p. 4-5), qui est d'origine berbère comme les Almoravides, quoique zénète (alors que les Lamtūna, tribu de Yūsuf b. Tāšfīn, appartiennent au groupe *ṣanhāḡa*).

109. Ibn 'Idārī, *Bayān*, IV, I, 'Abbās (éd.), p. 34.

110. Ibn Ḥayyān, *al-Muqtabas*, p. 73.

les sources principales d'Ibn 'Idārī, soit directement, soit par l'intermédiaire d'Ibn Bassām¹¹¹. Et des fragments des trois ont servi à al-Maqqarī dans sa grande synthèse générale. Parfois l'historien aboute plusieurs sources sur le même sujet (cas d'Ibn 'Idārī à propos du siège de Valence), parfois il opte pour l'une ou l'autre, parfois il en fait la synthèse sans signaler d'où il tire ses informations. Bref, la matière historique traverse une succession de filtres, ou de réductions, au sens culinaire du terme. Mais elle demeure fondamentalement univoque, ce qui est au demeurant conforme au principe de toute tradition, et les *ahbār* n'y échappent pas.

La documentation archéologique pourrait aider à valider ou corriger les données de la documentation littéraire. Hélas, dans le cas qui nous intéresse, cela semble difficile. Où et comment repérer, par exemple, les traces de l'incendie qui ravagea la citadelle d'Oran en 1145 ? Et aurait-on la chance de découvrir à Valence des tombes ou des inhumations groupées contemporaines du siège de 1094, comment les rapporter avec certitude à la surmortalité causée par la famine¹¹² ? En outre, il existe des biais susceptibles de fausser l'interprétation des données matérielles, notamment le fait que la famine frappe la population de façon sélective, à la différence de la peste et des maladies infectieuses. On l'a vu au témoignage d'Ibn 'Alqama : la *ḥāṣṣa* de Valence est moins affectée que la *'amma* par la pénurie alimentaire. Et comme, par ailleurs, la *'amma* est absente des dictionnaires biographiques et de la liste des morts de l'année, il est impossible de mesurer l'impact exact de la famine sur elle et donc sur l'ensemble de la population dont elle constitue la plus grande part.

Néanmoins, on doit admettre que l'événement a bel et bien existé pour la raison que le récit a besoin de lui et que sa mise en littérature en conserve les principaux éléments, au moins approximativement : protagonistes, localisation et temporalité, poliortécétique (blocus, machines de siège, travaux de sape), péripéties diverses (sorties des assiégés, complicités et trahisons, etc.), conséquences pour la population (violences, hausse du prix des denrées, pénuries, famine, « épidémies »). Difficile de restituer, en revanche, l'organisation de la cité : gestion des vivres, organisation de la résistance, maintien de l'ordre. Car un tel aspect n'est pas très exploitable par le récit, il manque de qualités dramaturgiques. Les écrivains se contentent donc de généralités à connotation dramatisante qui relèvent d'une sorte de psychologie de masse : espoir ou désespoir de la population (cf. les émotions successives de la population de Valence au moment de l'arrivée puis de la retraite de l'armée de secours almoravide)¹¹³, résistance ou résignation, épuisement, panique et débandade (cf. le siège de Séville par les Almoravides)¹¹⁴, dérèglement moral (cf. celui de Cordoue par les troupes berbères de Sulaymān al-Musta'īn)¹¹⁵.

111. Voir Ibn 'Idārī, *Bayān*, I, G. S. Colin et É. Lévi-Provençal (éd.), p. 2-3.

112. Certaines anomalies osseuses peuvent être interprétées en tant que stigmates de carences alimentaires : voir Zammit, 1990, p. 151. Toutefois, ces indicateurs de stress témoignent d'un arrêt temporaire de la croissance de l'os au moment de l'enfance et de l'adolescence et ne sont donc d'aucune utilité pour attester la mort d'un individu par inanition. De fait, une famine brutale ne laisse « aucune trace sur les os », comme le souligne Virginie Garcin (2009, p. 34).

113. Ibn 'Idārī, *Bayān*, IV, I, 'Abbās (éd.), p. 33.

114. Ibn Bassām, *Daḥīra*, II, p. 56.

115. Ibn 'Idārī, *Bayān*, III, É. Lévi-Provençal (éd.), p. 106.

Un seul point semble établi : les *mašyāḥa* tiennent la ville, ce sont eux, ou un de leurs membres éminents comme le *qāḍī* Ibn Ğaḥḥāf à Valence, vers lesquels la population se tourne et qui négocient la reddition¹¹⁶. Pour le reste, c'est-à-dire pour avoir une vue plus précise de l'événement, on est à la merci de l'écrivain dans sa recherche d'écriture ; ou, en utilisant le vocabulaire musicologique, de ses variations et de ses mélismes. La traduction en langue étrangère masque le plus souvent cette dimension du texte, du fait de la propension de l'historien à produire un récit calibré afin d'épouser la forme d'un autre récit, celui d'une façon de *faire* de l'histoire, là aussi, mais qui n'a plus grand chose à voir avec celle de l'écrivain médiéval. Par conséquent, toute analyse n'a de pertinence que si elle affronte sincèrement le texte original et s'efforce de le comprendre dans la langue de l'auteur – pas simplement dans l'idiome qu'il pratique, mais dans sa parole singulière, car c'est un des lieux où subsiste à peu près intacte la trace d'une autre réalité.

Bibliographie

Instruments de travail

Dictionnaire des sciences naturelles, XXVI,
F.G. Levrault, Le Normant, Strasbourg, Paris,
1823.
Dozy, Reinhart, *Supplément aux dictionnaires arabes*,
2 vol., E. J. Brill, Leyde, 1881.
Ibn Manẓūr, *Lisān al-ʿArab*, 9 vol., ʿA.-A. ʿA. al-Kabīr,
M.A. Ḥasb Allāh et H.M. al-Šādīlī (éd.),
Dār al-Maʿārif, Le Caire, 1401/1981.

Pedro de Alcalá, *Vocabulista arauigo en letra castellana*,
Juan Varela de Salamanca, Grenade, 1505.
Silvestre de Sacy, Antoine-Isaac, *Grammaire arabe*,
2 vol., Imprimerie royale, Paris 1831 (2^e éd.).
Vocabulista in arabico, C. Schiaparelli (éd.), Tipografia
dei successori Le Monnier, Florence, 1871.
Wright, William, *Analectes sur l'histoire et la littérature
des Arabes d'Espagne par al-Makkari*, Brill,
Leyde, 1855.

Sources

al-Azharī, *Tahḍīb al-luġa*, A.ʿA.-ʿA. al-Baradūnī
et ʿA.M. al-Biġāwī (éd.), al-Dār al-Miṣriyya
li-l-Taʿlīf wa-l-Tarġama, Le Caire, s. d. (1384-
1389/1964-1969 pour la série des 14 vol.).
al-Bayḍāq, *Kitāb aḥbār al-mahdī Ibn Tūmart
wa-bidāyat dawlat al-Muwahḥidīn li-Abī Bakr
al-Šanhāġī al-mukannā al-Bayḍāq*,
É. Lévi-Provençal (éd.), *Documents inédits
d'histoire almohade*, Librairie orientaliste
Paul Geuthner, Paris, 1928.

al-Buḥārī, *Šaḥīḥ*, Dār Ibn Kaṭīr, Damas, 1423/2002.
al-Ḥimyarī, *Kitāb al-rawḍ al-miʿtār fī ḥabar al-aqtār*,
É. Lévi-Provençal (éd. partielle), *Ṣifat ġazīrat
al-Andalus*, Maṭbaʿat Laġnat al-Taʿlīf
wa-l-Tarġama wa-l-Našr, Le Caire, 1937 ;
É. Lévi-Provençal (trad.), *La péninsule Ibérique
au Moyen Âge*, E.J. Brill, Leyde, 1938.
Ibn al-Abbār, *al-Takmila li-Kitāb al-Šīla*, 4 vol.,
ʿA.-S. al-Harrās (éd.), Dār al-Fikr, Beyrouth,
1415/1995.

116. Ibn ʿIḍārī, *Bayān*, IV, I, ʿAbbās (éd.), p. 34. Pour Tolède, voir Ibn Bassām, *Ḍaḥīra*, IV, p. 165, où ils sont désignés sous le terme de *aʿyān* (notables), et p. 166 sous celui de *mašyāḥa*, ce qui établit la synonymie ; il est probable que *aʿyān* a été choisi pour son assonance avec le mot *ayyām* qui clôt l'unité syntaxique, dans un contexte où prédomine le *saġʿ*.

- Ibn ‘Abd al-Malik al-Marrākuṣī, *al-Ḍayl wa-l-takmila li-kitābay al-Mawṣūl wa-l-Ṣīla*, VI, I. ‘Abbās (éd.), Dār al-Ṭāqāfa, Beyrouth, 1973.
- Ibn Abī Zar‘, *al-Anīs al-muṭrib bi-rawḍ al-qirtās fi aḥbār mulūk al-Mağrib wa-tāriḥ madīnat Fās*, A. Benmansour (éd.), Imprimerie royale, Rabat, 1999 (2^e éd.).
- Ibn Bassām, *al-Ḍaḥīra fi maḥāsīn ahl al-Ġazīra*, 4 parties (I-IV) en 8 vol., I. ‘Abbās (éd.), Dār al-Ṭāqāfa, Beyrouth, 1399/1979.
- Ibn Ḥağar al-‘Asqalānī, *Baḍl al-mā‘ūn fi faḍl al-tā‘ūn*, A. I. ‘A.-Q. al-Kātib (éd.), Dār al-‘Āṣima, Riyad, 1411 [1991].
- Ibn Ḥāqān, *Qalā’id al-‘iqyān*, M. T. Ibn ‘Āṣūr (éd.), al-Dār al-Tūnisīyya li-l-Naṣr, Tunis, 1990.
- Ibn al-Ḥaṭīb, *Kitāb a’ māl al-a’lām fi man būyi’a qabla al-iḥtilām min mulūk al-islām*, É. Lévi-Provençal (éd. part.), *Histoire de l’Espagne musulmane (Kitāb a’ māl al-a’lām)*, Dar al-Makchouf, Beyrouth, 1956 (2^e éd.).
- Ibn Ḥayyān, *al-Muqtabas (sic) min anbā’ ahl al-Andalus*, M. ‘A. Makki (éd.), Lağnat Iḥyā’ al-Turāt al-Islāmī, Le Caire, 1415/1994.
- Ibn ‘Idārī, *al-Bayān al-muğrib fi aḥbār mulūk al-Andalus wa-l-Mağrib*, I-II, G.S. Colin et É. Lévi-Provençal (éd.), E.J. Brill, Leyde, 1948 (2^e éd. revue et corrigée) [repr. Dār al-Ṭāqāfa, Beyrouth, 1983 (3^e éd.)]; III, É. Lévi-Provençal (éd.), Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1930 [repr. Dār al-Ṭāqāfa, Beyrouth, 1983 (3^e éd.)]; IV, I. ‘Abbās (éd.), Dār al-Ṭāqāfa, Beyrouth, 1983 (3^e éd.); *Qism al-Muwaḥḥidīn*, M.I. al-Kattānī, M. Bin Tāwīt, M. Znībar et ‘A.-Q. Zamāma (éd.), Dār al-Ġarb al-Islāmī, Dār al-Ṭāqāfa, Beyrouth, Casablanca, 1406/1985.
- Ibn al-Kardabūs, *Kitāb al-iktifā’ fi aḥbār al-ḥulafā’*, A.M. al-‘Ibādī (éd. partielle), « *Tāriḥ al-Andalus li-Ibn al-Kardabūs wa-waṣfuhu li-Ibn al-Šabbāṭ. Naṣṣān ḡadīdān* », *Revista del Instituto Egipcio de Estudios Islámicos en Madrid* 13, 1965-1966.
- Ibn Ṣāḥīb al-Ṣalāt, *Tāriḥ al-mann bi-l-imāma ‘alā al-mustaḍ‘afīn bi-an ḡa‘alahum Allāh a’imma wa-ḡa‘alahum al-wāriṭīn*, VI, ‘A.-H. al-Tāzī (éd.), Dār al-Andalus, Beyrouth, 1964.
- Kitāb al-ḥulal al-mawṣīyya fi ḍikr al-aḥbār al-marrākuṣīyya*, S. Zakkār et ‘A.-Q. Zamāma (éd.), Dār al-Raṣād al-Ḥadīṭa, Casablanca, 1979.
- al-Maqqarī, *Naḥḥ al-ṭīb min ḡuṣn al-Andalus al-raṭīb*, 8 vol., I. ‘Abbās (éd.), Dār Ṣādir, Beyrouth, 1968.
- Muslim, *al-Musnad al-ṣāḥīb al-muḥtaṣar min al-sunan*, A.-Q.N.M. al-Fāriyābī (éd.), Dār Ṭība li-l-Naṣr wa-l-Tawzī’, Riyad, 1427/2006.
- Primera crónica general de España*, I, Texto, R. Menéndez Pidal (éd.), Bailly-Baillière é Hijos, Madrid, 1906.
- Procopé de Césarée, *Histoire des Goths*, 2 vol., D. Roques et J. Auberger (trad.), Les Belles Lettres, Paris, 2015.
- Yāqūt, *Mu‘ğam al-buldān*, 5 vol., Dār Ṣādir, Beyrouth, 1986.

Études

- Bohas, Georges, et Paoli, Bruno, *Aspects formels de la poésie arabe*, AMAM, Toulouse, 1997.
- Bonnasie, Pierre, « Consommation d’aliments immondes et cannibalisme de survie dans l’Occident du haut Moyen Âge », *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations* 44, 5, 1989, p. 1035-1056.
- Brunschvig, Robert, « La versification arabe classique. Essai d’une Méthode nouvelle », *Revue africaine* 81, 1, 1937, p. 325-344.
- Cheikh Moussa, Abdallah, « La littérature d’adab : une éthique et une esthétique » in Gilles Quinsat, Anne-Marie Christin, Jean Hébrard, Philippe Hamon et al. (éd.), *Le Grand atlas des littératures*, Encyclopaedia Universalis, Paris, 1990, p. 20-21.
- Cheikh Moussa, Abdallah, *De l’adab. Littérature et société à l’époque classique*, thèse pour le doctorat d’État, Université de Paris III, 1997.
- Clément, François, *Pouvoir et légitimité en Espagne musulmane à l’époque des taïfas (v^e/xi^e siècle). L’imam fictif*, L’Harmattan, Paris, 1997.
- Clément, François, « Andalouses perdues : aux origines du mythe » in Jean-Paul Barbe et Pilar Martinez-Vasseur (dir.), *Les désastres fondateurs 1898-1998*, CRINI, Nantes, 2002, p. 53-70.
- Clément, François, « *Shāriqāt al-zafar*, les “soleils du triomphe” : le récit de la bataille de Caracuel (12 avril 1173) » in Richard Jacquemond (dir.), *L’écriture de l’histoire*, I, *Écrire l’histoire de son temps (Europe et monde arabe)*, L’Harmattan, Paris, 2006, p. 73-82.

- Clément, François, « Rythmes arabes. De la scansion temporelle en historiographie » in Jackie Pigeaud (dir.), *Le Rythme, XVIII^{es} Entretiens de La Garenne-Lemot*, PUR, Rennes, 2014, p. 277-287.
- Clément, François, « Aux confins de l'autobiographie : la préface de la *Ḍaḥīra* d'Ibn Bassām de Santarem (début du XI^e siècle) », *Revista Diálogos mediterránicos* 20, 2021, p. 39-49.
- Clément, François, « Dire l'épidémie et la peste dans les sources médiévales arabes », dans V. Bonet, É. Faure et D. Soleil (éd.), *Loimos, pestis, pestes. Regards croisés sur les grands fléaux épidémiques*, Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2022 (sous presse).
- Conrad, Lawrence I., « *Tā'ūn* and *Wabā'*. Conceptions of Plague and Pestilence in Early Islam », *Journal of the Economic and Social History of the Orient* 25, 3, 1982, p. 268-307.
- Cruveillé, Solange, « La consommation de chair humaine en Chine », *Impressions d'Extrême-Orient* 5, 2015 [en ligne] URL : <http://ideo.revues.org/379>.
- Dozy, Reinhart, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge*, Maisonneuve & Co., E.J. Brill, Paris, Leyde, 1881 (3^e éd. revue et augmentée).
- García Gómez, Emilio, « A propósito de Ibn Ḥayyān. Resumen del estado actual de los estudios ḥayyānīs con motivo de una publicación reciente », *al-Andalus* 11, 1946, p. 395-423.
- Garcin, Virginie, *Bioarchéologie des sujets immatures de quatre nécropoles du haut Moyen Âge européen : méthodes d'étude du développement et des interactions biologie/culture*, thèse de doctorat en Anthropologie biologique, université de Bordeaux I, 2009.
- Guichard, Pierre, *Les musulmans de Valence et la Reconquête (XI^e-XIII^e siècles)*, 2 vol., IFEAD, Damas, 1990.
- Idris, Hady Roger, *La Berbérie orientale sous les Zirides, X^e-XII^e siècles*, 2 vol., Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, Paris, 1962.
- Idris, Hady Roger, « Les Zirides d'Espagne », *al-Andalus* 29, 1964, p. 64-96.
- Lagardère, Vincent, *Le vendredi de Zallaqa, 23 octobre 1086*, L'Harmattan, Paris, 1989.
- Lévi-Provençal, Évariste, « Alphonse VI et la prise de Tolède (1085) », *Hespéris* 12, 1931, p. 33-49.
- Lévi-Provençal, Évariste, « La toma de Valencia por el Cid, según las fuentes musulmanas y el original árabe de la "Crónica general de España" », *al-Andalus* 13, 1948a, p. 97-156.
- Lévi-Provençal, Évariste, *Islam d'Occident. Études d'histoire médiévale*, Éditions G.P. Maisonneuve et C^{ie}, Paris, 1948b.
- Linné, Carl von, *Système des plantes*, M.J.P. Mouton-Fontenille (trad.), Bruyset Aîné et Buynant, Lyon, 1805.
- Menéndez Pidal, Ramón, *La España del Cid*, Editorial Plutarco, Madrid, 1929 ; 2^e éd. abrégée, Espasa-Calpe Argentina, Buenos Aires, 1939 ; 4^e éd. revue et augmentée, Espasa-Calpe, Madrid, 1947.
- Molénat, Jean-Pierre, *Campagnes et monts de Tolède du XII^e au XV^e siècle*, Publications de la Casa de Velázquez, Madrid, 1997.
- Rosenberger, Bernard, « Cultures complémentaires et nourritures de substitution au Maroc (XV^e-XVIII^e siècle) », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 35, 3, 1980, p. 477-503.
- Rosenberger, Bernard et Triki, Hamid, « Famines et épidémies au Maroc aux XVI^e et XVII^e siècles », *Hespéris-Tamuda* 14, 1973, p. 109-175 ; 15, 1974, p. 5-103.
- Roubineau, Jean-Manuel, *Les cités grecques (VI^e-II^e s. av. J.-C.)*. *Essai d'histoire sociale*, PUF, Paris, 2015.
- Wasserstein, David, *The Rise and Fall of the Party-Kings. Politics and Society in Islamic Spain, 1002-1086*, Princeton University Press, Princeton (NJ), 1985.
- Weil, Gotthold, art. « *Arūd* », *Encyclopédie de l'islam*, 2^e éd., I, E. J. Brill, Leyde, 1958, p. 667-677.
- Werth, Nicolas, « Le pouvoir soviétique et la paysannerie dans les rapports de la police politique (1918-1929) », *Bulletin de l'Institut d'histoire du temps présent* 78, 2001, [en ligne] URL : <https://ihtp2004-siteihtp2004.ihtp.cnrs.fr/spip.php?article384&lang=fr>.
- Zammit, Jean, « Nouvelles perspectives en anthropologie des populations anciennes : paléoépidémiologie et approche de l'état sanitaire », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* 2, 3-4, 1990, p. 149-158.